La légende grise des dernières années de Thomas Paine en Amérique, 1802-1809

The « grey legend » of the last years of Thomas Paine in America, 1802-1809

Marc Belissa

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/11657>

DOI : 10.4000/ahrf.11657

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2010

Pagination : 133-172

ISBN : 978-2-200-92632-8

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Marc Belissa, « La légende grise des dernières années de Thomas Paine en Amérique, 1802-1809 », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 360 | avril-juin 2010, mis en ligne le 01 juin 2013, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11657> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.11657>

LA LÉGENDE GRISE DES DERNIÈRES ANNÉES DE THOMAS PAINE EN AMÉRIQUE, 1802-1809

Marc BELISSA

Les sept dernières années de la vie de Thomas Paine en Amérique (1802-1809) ont été presque toujours présentées comme une période de déceptions, d'isolement et de déchéance par les biographies qui lui sont consacrées depuis deux siècles. L'image d'un Paine abandonné de tous ses amis, détesté par les Américains qui lui reprochent l'impiété de *The Age of Reason*, alcoolique et négligé, etc. s'est tellement imposée qu'elle a été recopiée d'ouvrage en ouvrage sans beaucoup de doutes sur sa construction idéologique. Cet article entend interroger les raisons et l'histoire de la construction de cette « légende grise » en relation avec les débats sur la nature, la radicalité et le caractère universel de la Révolution américaine à l'époque de Paine, et au-delà dans l'historiographie du ^{xix}^e siècle à nos jours.

Mots-clés : Thomas Paine, Révolution américaine, historiographie, fédéralistes, républicains.

Thomas Paine quitte l'Europe en septembre 1802. Il arrive à Baltimore le 30 octobre et s'installe définitivement dans l'État de New York où il meurt le 8 juin 1809 à l'âge de 72 ans. Ces sept dernières années de sa vie ont été presque invariablement présentées comme une période de déceptions, d'isolement et de déchéance par les biographies qui lui sont consacrées depuis deux siècles¹. L'image d'un Paine abandonné de

(1) La bibliographie sur Paine est devenue très importante. Elle comporte des biographies proprement dites, des études et des articles sur certains aspects de sa pensée politique, économique et religieuse et un grand nombre de textes publiés aux États-Unis qui relèvent de la vulgarisation. J'ai indiqué en annexe les principales biographies universitaires de Paine depuis celle de Moncure Daniel Conway et un choix limité d'articles.

tous ses amis, détesté par les Américains qui lui reprochent l'impiété de *The Age of Reason*, alcoolique et négligé, etc. s'est tellement imposée qu'elle a été recopiée d'ouvrage en ouvrage sans beaucoup d'interrogations sur sa construction politique et idéologique. Témoins de cette doxa, les articles consacrés à Paine dans les encyclopédies en ligne destinées au grand public. Je n'en prendrai qu'un seul exemple. Le site « *answers.com* » présente le résumé suivant du retour de Paine en Amérique :

« Quand Paine revint en Amérique en 1802 il fut attaqué pour sa critique de Washington et sa dénonciation du christianisme traditionnel. Il fut ostracisé par d'anciens amis comme Samuel Adams et Benjamin Rush, harcelé par des enfants à New Rochelle (NY), privé de son droit de vote par cette ville, on lui refusa de s'asseoir dans des tavernes et des diligences. Même son souhait d'être enseveli dans un cimetière Quaker lui fut dénié. Il fut enterré dans le sol de sa ferme le 10 juin 1809, deux jours après sa mort »².

Raccourci peu enthousiaste, on le voit...

Malgré le spectaculaire Paine Revival de ces dernières années aux États-Unis dont Nathalie Caron a analysé les manifestations et les causes³, les biographies récentes les plus favorables à Paine reprennent encore en partie ces lieux communs⁴. Des travaux se sont néanmoins intéressés à l'occultation de Paine dans la mémoire de la Révolution américaine et ont montré que son image historique était largement le fruit d'une construction polémique et partisane. C'est le cas d'ouvrages de nature très différente : celui de l'historien de la littérature Edward Larkin est universitaire dans sa démarche et sa méthode⁵, ceux de Harvey Kaye ou de

(2) <http://www.answers.com/topic/thomas-paine>. Les traductions des citations américaines ci-après sont dues à l'auteur. Que les anglicistes et les traducteurs professionnels veuillent bien excuser les lourdeurs de celles-ci...

(3) Nathalie CARON, « Résurgence et pertinence de Thomas Paine » dans *Sources*, automne 2008, p. 57-82. Voir également Harvey J. KAYE, *Thomas Paine and the Promise of America*, New York, Hill & Wang, 2005, introduction, p. 3-14.

(4) Cette vision négative des dernières années de sa vie se retrouve par exemple chez Jack FRUCHTMAN, *Thomas Paine, Apostle of Freedom*, N. Y., Four Walls Eight Windows, 1994, ou même chez John KEANE, *Tom Paine, a Political Life*, Londres, Bloomsbury, 1995, sans parler évidemment des biographies plus anciennes qui lui sont très défavorables comme celle de David F. HAWKE, *Paine*, New York, 1975. On lira avec profit le compte rendu des deux premiers ouvrages par H. T. Dickinson dans la revue *History*, 1996, p. 228-237 qui pointe un grand nombre d'erreurs historiques, en particulier sur l'histoire de la Grande-Bretagne.

(5) Edward LARKIN, *Thomas Paine and the Literature of Revolution*, New York, Cambridge U. P., 2005.

Paul Collins tous deux publiés en 2005, sont davantage destinés au grand public et relèvent plutôt de l'essai historico-politique et militant dans le domaine de la mémoire⁶, mais ces études n'abordent qu'assez rapidement la période de la fin de sa vie.

Pourquoi parler de « légende grise » pour cette période ? Contrairement à beaucoup de révolutionnaires, Paine n'est pas affublé d'une légende noire, il n'est pas présenté comme un « buveur de sang » à la Marat, comme un monstre froid à la Robespierre ou Saint-Just, ou comme une girouette à la Barère pour ne citer que des Français. La figure de Paine telle qu'on la trouve dans nombre de biographies est celle d'un *has been*, d'un militant, certes important en 1776 en Amérique et éventuellement en 1791 en Angleterre, mais rapidement dépassé par les événements pendant ce que l'historiographie appelle la Terreur, et encore plus sous le Directoire, et lors de son retour en Amérique. C'est un homme qui n'aurait rien compris lors du procès du roi, qui ne serait plus compris par la génération des années 1800 en Amérique, etc. Cette figure historiquement déphasée est souvent complétée par une description physique et morale tout aussi décalée : hygiène douteuse, alcoolisme, fréquentations populaires, etc. Telle est, à peu de chose près, l'image négative que l'on retrouve dans nombre d'écrits sur Paine. Trotsky expliquait qu'il y avait deux façons de trahir les révolutionnaires, soit en les calomniant, soit en leur érigeant des statues. Il aurait pu ajouter une troisième manière qui est de les présenter comme des figures de l'abandon et de l'isolement, et finalement de l'échec. C'est ce qui s'est produit pour Paine avec cette « légende grise » construite au XIX^e siècle et reprise ensuite.

Thomas Paine pose par ailleurs un problème historiographique fondamental, c'est qu'il est, comme on le sait, un militant de deux révolutions et de trois nations. Sa carrière relève donc de trois historiographies nationales, et, à l'intérieur de celles-ci, de différentes spécialités chronologiques, car les historiens de la Révolution américaine par exemple sont rarement aussi des historiens du début du XIX^e siècle. L'historiographie américaine s'intéresse donc surtout au Paine des années 1775-1787, l'historiographie anglaise se consacre au Paine des *Rights of Man* et à l'inspirateur des sociétés anglaises et au-delà du mouvement ouvrier anglais naissant, et l'historiographie française à la période 1792-1795, délaissant au passage le Paine du Directoire et du Consulat.

(6) Paul COLLINS, *The Trouble with Tom Paine : The Strange Afterlife and Times of Thomas Paine*, New York, Bloomsbury, 2005. Harvey J. KAYE, *Thomas Paine and the Promise...*, op. cit.

Dans cette configuration, la période 1802-1809 disparaît le plus souvent⁷. Par ailleurs, Paine pose un problème de classement philosophique. Il n'entre qu'avec beaucoup de difficultés dans les catégories construites par les historiens : ni tout à fait « républicain classique » à la Pocock, ni totalement « smithien », ni républicain « moderne » et apologiste de la société commerciale (car trop « social » dans *Rights of Man* et *Agrarian Justice*), il n'est pas non plus complètement « girondin » malgré sa proximité personnelle avec Condorcet ou Brissot, ni « montagnard » ou « robespierriste », il n'est pas plus thermidorien⁸ ou babouviste... Personnage complexe s'il en est... La tentation est donc grande de créer une catégorie pour lui tout seul : celle de l'inclassable dépassé par les processus qu'il entend commenter⁹. Les récits standards de la fin de la vie de Paine répondent peut-être aussi en partie à ce besoin de le faire rentrer dans le lit de Procuste de ces catégories qui ne lui conviennent pas vraiment.

En lisant les travaux consacrés à Paine pour travailler sur ses écrits politiques de 1802 à 1807, j'ai donc été confronté au récit standard du

(7) Ainsi, à part les biographies qui l'abordent parfois en épilogue, la période 1802-1809 de la vie et de l'œuvre de Paine n'a suscité aucune étude spécifique même si l'ouvrage de Nathalie CARON (*Thomas Paine contre l'imposture des prêtres*, Paris, L'Harmattan, 1999) traite abondamment de la question religieuse dans cette période. Seul l'article de Jerry KNUDSON (« The Rage over Tom Paine. Newspaper Reaction to his Homecoming in 1802 », *New York Historical Society Quarterly*, vol. 53, 1969, p. 34-63) aborde particulièrement le moment du retour de Paine en Amérique, mais ne va pas au-delà de l'année 1803. Il faut également citer un texte de Bernard VINCENT consacré au rôle de Paine dans la question de la Louisiane dans le recueil *The Transatlantic republican*, Thomas Paine and the Age of Revolutions, New York, Rodopi, 2005.

(8) Yannick BOSC a montré que Paine s'obstine à se placer dans l'optique du droit naturel déclaré dans la Convention de l'an III alors que les thermidoriens cherchent à s'en débarrasser. Voir Yannick BOSC, « Thomas Paine et les Constitutions de 1793 et 1795 : critique de la république formelle » dans *Thomas Paine ou la République sans frontières*, Bernard VINCENT (dir.), Nancy, PUN-Ligue des Droits de l'homme, 1993 ; « Ordre social et révolution. Boissy d'Anglas et le rejet de la Déclaration de 1793 en l'an III », dans *L'an I et l'apprentissage de la démocratie*, Roger BOURDERON (dir.), Ed. PSD Saint-Denis, 1995 ; *La terreur des droits de l'homme et du citoyen*. Thomas Paine et le débat sur la Constitution de 1795, Paris, Publications de la Sorbonne, à paraître.

(9) Gordon WOOD écrit en 1995 de Paine « qu'il semble destiné à rester un misfit, un outsider » (cité par Harvey KAYE, op. cit., p. 5), John POCOCK qu'il est « difficile à faire entrer dans quelque catégorie que ce soit » (idem, p. 7), FRUCHTMAN (op. cit., p. 1) est obligé de décrire son parcours en le faisant entrer dans cinq catégories successives (républicanisme « classique », lockéanisme, libéralisme, rousseauisme, déisme). Il ajoute que Paine n'est pas un « political philosopher », mais un « statesman », ce qui n'aurait sans doute pas beaucoup plus à Paine ! Michael DUREY remarque également (« Thomas Paine's Apostles : Radical Émigrés and the Triumph of Jeffersonian Republicanism », *William and Mary Quarterly*, 3rd ser., vol. 44, oct. 1987, p. 661-688) que Paine pose un problème pour l'opposition devenue doxa entre « libéralisme lockéen » et « républicanisme classique », et même Isaac KRAMNICK, pourtant opposé à POCOCK dans la polémique sur le républicanisme, conclut que lors de son retour en Amérique, Paine était devenu un homme d'un passé révolu (cité par Michael DUREY, idem, p. 662).

retour ignominieux du révolutionnaire déchu. Je me suis rendu compte, d'une part, du très grand intérêt des textes peu connus écrits par Paine dans ces cinq années américaines, et, d'autre part, que l'image du révolutionnaire abandonné de tous ne correspondait pas à son implication dans les réseaux républicains et dans les débats politiques entre 1802 et 1807. C'est pourquoi, je voudrais compléter les approches des chercheurs ayant travaillé sur la « mémoire » historique de Paine en interrogeant ce que j'ai appelé cette « légende grise » des dernières années, et voir comment elle s'est constituée d'abord de son vivant, puis après sa mort, et à quels objectifs idéologiques elle répond. Je n'analyserai donc pas ici les textes de Paine des années 1802-1809 (un autre article à paraître y sera entièrement consacré), il s'agit plutôt d'interroger la manière dont se construit une doxa historiographique et comment elle peut faire obstacle à la compréhension des enjeux politiques et philosophiques de l'action et de la pensée d'un acteur de l'histoire.

Dans un premier temps, je rappellerai donc les grandes lignes de la biographie de Paine dans les années 1802-1809. Puis j'essaierai dans un deuxième temps de décrire les éléments de la légende grise et leur fonction. Enfin, j'aborderai les étapes historiques et historiographiques de sa construction et son usage idéologique aux ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles aux États-Unis.

Le retour du révolutionnaire

Quand on lit à la suite, et dans l'ordre chronologique de parution, plusieurs biographies de Thomas Paine retraçant ses dernières années, on se rend compte que les plus récentes n'ont pas ajouté grand-chose à la première écrite selon les critères de l'histoire scientifique en 1892 par Moncure Daniel Conway. Ses successeurs se sont le plus souvent contentés d'ajouter ici ou là une anecdote ou une interprétation, mais la trame des faits ainsi que la manière dont ils sont organisés sont à peu près les mêmes. Certes, la bibliographie américaine, anglaise et française sur Paine est assez fournie, mais elle traite la période du « retour » de Paine comme un épilogue, le plus souvent déplaisant, à sa carrière révolutionnaire. Comment se présentent donc les grandes lignes de ce récit standard dans les ouvrages biographiques sur Paine, de Conway jusqu'à nos jours ?

Paine désirait quitter la France au moins depuis l'année 1798. L'évolution du Directoire, puis le coup d'État de Brumaire et la rapide dérive autoritaire du régime consulaire, le convainquirent de quitter l'Ancien

Monde pour les États-Unis. Le 1^{er} octobre 1800, il écrivit à Thomas Jefferson (qui n'était pas encore président) qu'il souhaitait revenir aux États-Unis si un navire américain pouvait traverser l'Atlantique sans être arraisonné par la Navy. Jefferson lui répondit très amicalement le 18 mars 1801 alors qu'il venait d'être élu :

« J'espère que vous nous trouverez généralement revenus à des sentiments dignes de l'ancien temps. Votre gloire sera d'y avoir travaillé régulièrement et avec plus d'effet que tout autre homme vivant. Mon souhait sincère est que vous puissiez vivre longtemps pour continuer vos utiles travaux et que vous puissiez récolter les fruits de la reconnaissance des nations »¹⁰.

La dette de l'Amérique à l'égard de Paine était reconnue par son ami : la mention de ses efforts dans la diffusion des « sentiments dignes de l'ancien temps » renvoyait à ce que Jefferson voyait comme une seconde « révolution » américaine, celle de 1800 qui revenait aux principes de 1776, oubliés pendant l'ère fédéraliste¹¹.

Cette lettre fut publiée le 15 juillet 1801 par le *National Intelligencer* and *Washington Advertiser*, un des principaux journaux républicains. Immédiatement, et donc bien avant son retour en Amérique, la presse fédéraliste, plus nombreuse et puissante que la presse républicaine, commença une campagne de dénigrement et d'insultes contre Paine. Dans la *Gazette of the United States* de Philadelphie, le principal journal fédéraliste, Paine fut alors qualifié de « vivant opprobre de l'humanité, [...] infâme charognard se délectant de toute la crasse grattée dans les chemins répugnants qui ont été jusque-là piétinés par tous ceux qui ont insulté le Christianisme »¹². Les attaques se multiplièrent et le moins que l'on puisse dire est qu'elles ne reculaient pas devant l'insulte. Le 18 octobre, le bien nommé *Anti-Democrat* utilisait l'expression « reptile répugnant » pour caractériser Paine. *The Mercury and New England Palladium* de Boston traitait Paine « d'impie menteur, ivrogne et brutal, qui se réjouit à se vautrer dans la confusion, la dévastation, le carnage, la rapine et le meurtre, dont se délecte son âme »¹³, etc. Dans le *Portfolio* de Philadelphie, on s'indigne que « l'abominable Thomas Paine, cet athée ivrogne qui se nourrit de

(10) Cité par John KEANE, *op. cit.*, p. 455.

(11) Sur la « révolution de 1800 », voir notamment Dan A. Sisson, *The American Revolution of 1800*, New York, A. Knopf, 1974.

(12) Cité par Jerry KNUDSON, *op. cit.*, p. 40.

(13) Cité par Éric FONER, *Tom Paine and Revolutionary America*, N. Y., Oxford University Press, nouvelle édition. 2005, p. 258.

zizanie [soit] invité à retourner en Amérique à bord d'un vaisseau national par le premier magistrat d'un peuple libre ». La Gazette fait de même le 22 juillet 1801 : « Il est assez probable que l'on ramène ce vieux pêcheur obscène une fois de plus en Amérique, si sa carcasse n'est pas trop pourrie pour être transportée »¹⁴.

La presse républicaine tenta de défendre Paine sur le terrain de la tolérance des opinions religieuses et mit surtout en avant le fait que la campagne contre Paine était en réalité dirigée contre Jefferson. En effet, déconsidérés par leur politique anti-populaire et répressive des années 1795-1799 (Alien and Sedition Acts, répression de la Whiskey Rebellion), les Fédéralistes avaient fait le choix d'attaquer Jefferson en le présentant comme un démagogue et un athée hypocrite. Le 10 septembre 1800, la Gazette of the United States écrivait : « en ce moment solennel, la seule question qui se pose à chaque Américain, en mettant la main sur son cœur est : Dois-je continuer ma fidélité à Dieu – et à un président croyant, ou me déclarer avec impiété pour Jefferson – et pas à Dieu ? »¹⁵ Le clergé se joint à la campagne contre « l'athéisme » de Jefferson : le révérend William Linn de New York écrit : « l'élection de tout homme confessant les principes de M. Jefferson [...] détruirait la religion, introduirait l'immoralité et délierait tous les liens sociaux »¹⁶. Ils continuèrent sur ce registre après l'élection. On voit donc tout l'intérêt pour les fédéralistes de faire campagne contre l'auteur de *The Age of Reason* en le présentant comme un impie et un agitateur populaire, il s'agissait de discréditer non seulement Paine, mais surtout Jefferson et le parti républicain au pouvoir. Sur ces entrefaites, Paine profita de la signature de la paix d'Amiens pour s'embarquer à destination de l'Amérique en septembre 1802. Il arriva donc à Baltimore fin octobre où il reçut un accueil enthousiaste des républicains.

Les journaux fédéralistes qui l'appellent Thomas « Pain » (doux) sont bien obligés de reconnaître sa contribution à la cause de l'indépendance, notamment avec *Common Sense* et *American Crisis* qui sont toujours à ce moment-là perçus comme des textes fondamentaux, mais c'est aussitôt pour dénigrer l'apport de Paine, présenté comme un écrivain mercenaire et qui s'est contenté de mettre en forme les idées qui étaient dans l'air en 1776. Ainsi, le *Columbia Centinel* de Boston écrit : « Les talents de Paine ont toujours été aussi surévalués que ses services.

(14) Nathalie CARON, *Thomas Paine contre l'imposture...*, op. cit., p. 301.

(15) Idem, p. 309.

(16) William LYNN, *Serious Considerations on the Election of a President...*, New York, 1800, cité dans Idem, p. 310.

Il n'était qu'un oiseau de passage et écrivait sur commande, et, en tant qu'étranger, tout ce qu'il écrivait était d'or. En le négligeant, le Congrès de 1778 a estimé à sa juste valeur son talent et son intégrité »¹⁷. L'accusation est importante, car elle est largement reprise ensuite : la contribution de Paine à la philosophie de la Révolution américaine est niée, on lui reconnaît un talent de pamphlétaire propre à mobiliser les masses, mais pas celui de penseur républicain.

La presse républicaine est évidemment plus élogieuse et l'Aurora le présente comme un héros révolutionnaire dont il faut respecter les idées religieuses particulières. Mais la presse jeffersonienne doit répondre aux attaques fédéralistes présentant le parti du président comme impie, c'est pourquoi l'Aurora écrit que les œuvres religieuses de Paine n'ont pas été mentionnées lors de la réception en son honneur et que la liberté d'opinion n'y a jamais été remise en question. Un autre journal républicain, le *National Intelligencer*, écrit le 3 novembre : « Quels que soient ses sentiments religieux, [le peuple américain] doit souhaiter qu'il puisse vivre tranquillement et jouir d'autant plus de notre félicité commune qu'il a pris une part active dans leur obtention »¹⁸. L'éditeur de l'Aurora, l'influent William Duane, cherche à éviter de relancer la polémique anti-jeffersonienne présentant le président comme un athée. Il ne se désolidarise pas de Paine, mais il défend la liberté d'opinion, y compris religieuse. Surtout, le journal insiste sur le fait que la campagne contre Paine est en fait une campagne contre tous les républicains ayant joué un rôle quelconque dans la Révolution¹⁹. La presse déiste, et notamment le *Temple of Reason* créé en 1800 soutient également Paine dès avant son retour en Amérique ; elle fait l'éloge de celui qui a « contribué plus que tout autre homme vivant à renverser la tyrannie des rois avec *Rights of Man*, et l'empire des prêtres avec la publication de *The Age of Reason* »²⁰. Le 6 novembre 1802, le même journal se réjouit de l'arrivée de Paine : « l'ami de la liberté et l'apôtre du Dieu unique est arrivé à Baltimore, en bonne santé, l'esprit ouvert et

(17) Jerry KNUDSON, op. cit., p. 53.

(18) Moncure D. CONWAY, *The Life of Thomas Paine*, édition électronique, reprise de l'édition originale de 1892, Thomas Paine National Historical Association, p. 311.

(19) Jerry KNUDSON, op. cit., p. 60 Duane écrit le 9 décembre 1802 dans l'Aurora : « La clameur qui s'est élevée à son arrivée n'est pas seulement à porter au crédit de M. Paine, et la peur pour la religion n'est pas plus le motif de ces hostilités. On espère en fait porter préjudice au Président auprès de ses électeurs parce qu'il n'a pas traité avec indifférence ou mépris un homme dont M. Jefferson a bien connu les services politiques pendant la révolution ».

(20) « *The Temple of Reason* », 24 janvier 1801, cité par Nathalie CARON, *Thomas Paine contre l'imposture...*, op. cit., p. 344.

d'excellente humeur, répondant ainsi au désir (et non aux prières) de tous les amis de la vérité et de l'humanité »²¹.

Cela n'arrête pas la presse fédéraliste dont les attaques redoublent de violence. La Gazette est particulièrement lyrique sur l'alcoolisme supposé de Paine ; on en fait des descriptions injurieuses, on détaille son visage cramoisi, son nez rouge, son langage ordurier, la saleté de ses habits, etc. Le même très sérieux journal fédéraliste explique que le Président, grand philosophe et agronome, a fait revenir Paine pour faire des expériences sur l'efficacité du fumier ! The Federal Ark de Dover franchit un cap et publie un article révélant les relations entre Jefferson et sa maîtresse esclave Sally Hemmings : « On dit que Paine a entrepris ce voyage pour remercier M. Jefferson de la lettre qu'il lui a adressée quand il était en France et pour lui demander le prêt de SALLY, car il n'a pas de compagne »²². Non seulement Jefferson a des relations coupables avec une Noire, mais il la prête à son ami Paine ! L'ancien républicain James Callender écrit dans le Recorder que Jefferson et Paine « croient que l'histoire de la naissance de Jésus-Christ est une FABLE OBSCÈNE ET BLASPHEMATOIRE, ... que la Vierge Marie était une femme de mauvaise réputation, et que son mari était cocu ». Les républicains doivent renier « leur sauveur, ou leur président, le fils de la Vierge Marie ou le mari de Sally la Noire »²³ !

Cette campagne haineuse n'effraie pas Jefferson qui reçoit amicalement Paine dans la nouvelle capitale fédérale, Washington, en novembre. Selon le National Intelligencer, Paine est accueilli cordialement par les « Whigs de 76 et les républicains de 1800 qui ont l'indépendance de ressentir et d'exprimer un sentiment de gratitude pour ses éminents services révolutionnaires »²⁴. Paine est convié à plusieurs dîners, notamment avec Albert Gallatin le secrétaire d'État au trésor, Henry Dearborn, le secrétaire à la guerre ou Robert Smith, le secrétaire à la marine. La presse fédéraliste en rend compte en parlant de la nausée qui doit s'emparer de tous les bons Américains indignés à l'idée que leur président puisse dîner avec ce personnage répugnant²⁵. Le Evening Post publie un poème de vingt-cinq couplets intitulé Thomas Paine and King Thomas, ridiculisant leurs

(21) Idem, p. 345.

(22) Idem, p. 462.

(23) Ibid.

(24) Moncure D. CONWAY, op. cit., p. 311.

(25) La Gazette of the United States écrit « nos estomacs... se soulèvent à la vue de leurs embrassades chaleureuses », John KEANE, op. cit., p. 396.

relations et fait courir le bruit que Jefferson a fait revenir Paine pour qu'il lui serve de porte-plume dans ses rares moments de sobriété.

Les participants à ces dîners en ont une autre image. Ils donnent à voir un Thomas Paine plutôt flatté d'être au centre de l'agitation et des attaques des fédéralistes. Il écrit ainsi à Clio Rickman, un de ses amis, qu'il est le sujet, soit des attaques, soit des éloges, de toute la presse américaine du Nord au Sud²⁶. Le correspondant à Washington d'un journal de Worcester présente Paine comme un homme âgé mais toujours en forme et surtout très loin de l'image crapuleuse répandue dans la presse de l'opposition :

« Il apparaît proprement et décemment mis de sa personne, si ce n'est qu'il abuse du tabac à priser. Son abord est sans affectation et sans cérémonie. Il n'évite ni ne recherche les remarques. À table, il apprécie ce qui est bon avec l'appétit de la tempérance et de la vigueur, et fait honte à ses calomniateurs en montrant la modération dont il fait preuve en partageant la boisson commune proposée par ses hôtes ».

Face à la campagne de dénigrement, Paine décide dans un premier temps de ne pas répondre et de considérer qu'il s'agit là d'un effet inévitable de la liberté de la presse. De même, Jefferson ne répondra jamais à aucun article diffamatoire et ne prononcera jamais la moindre parole qui laisserait penser qu'il désapprouve Paine ou qu'il lui a retiré son amitié. Paine se lance pourtant rapidement dans la campagne politique en publiant en novembre-décembre ses quatre premières *Letters to the Citizens of the United States* dans le *National Intelligencer*.

En décembre, il rencontre le député républicain de Pennsylvanie Michael Leib auquel il parle des affaires de la Louisiane qui vient d'être cédée par l'Espagne à la France. Paine défend le principe d'une négociation d'achat pour éviter l'intervention militaire souhaitée par les fédéralistes²⁷. Leib conseille à Paine de mettre sa proposition par écrit et de la soumettre au président, ce qu'il fait le 25 décembre. Jefferson lui répond que des mesures ont déjà été prises en ce sens. En janvier 1803, il répond par une lettre ouverte à une lettre du vieux révolutionnaire Samuel Adams sur la question de la religion dans la république et correspond avec Jefferson au sujet de ses projets de construction de ponts métalliques.

(26) Thomas PAINE, *Complete Writings of Thomas Paine*, Philip S. FONER, ed, 2 vol., New York, The Citadel Press, 1945, tome 2, p. 1439.

(27) Le dirigeant fédéraliste Alexander Hamilton avait proposé, dans un article signé « Périclès » dans le *New York Evening Post* de prendre possession de la ville par la force, ce qui aurait déclenché la guerre contre la France et même peut-être contre l'Espagne.

Paine quitte Washington pour Philadelphie en février où il se lie d'amitié avec des personnalités locales comme le peintre Charles Wilson Peale qui fera son portrait et qui lui propose d'exposer ses maquettes de ponts en attendant la réalisation des projets. Fin février-début mars, Paine se trouve à Bordentown dans le New Jersey chez ses amis les Kirkbride. Les ministres protestants locaux mènent campagne contre l'impie, ce qui provoque un incident relaté dans toutes les biographies : de passage à Trenton dans un voyage vers New York avec le colonel Kirkbride, le conducteur de la diligence refuse de prendre Paine affirmant avoir peur d'y charger un athée et craignant de voir la foudre tomber sur sa voiture. Paine est alors insulté par des passants, des pierres sont jetées contre sa voiture. Il répond calmement que les vociférations ne changeront rien à ses opinions et poursuit son chemin. En mars, Paine fait plusieurs voyages entre Bordentown et New York où il rencontre les personnages importants de la société locale. La société new-yorkaise, plus cosmopolite que celle de Philadelphie, accueille très chaleureusement Paine, d'autant que de nombreux exilés britanniques proches de Paine y animent les réseaux républicains²⁸. Le 18 mars, un dîner est donné en son honneur à l'hôtel de ville de New York, d'autres réunions ont lieu, par exemple à White Plains²⁹. Paine reste environ trois semaines à New York puis revient à Bordentown où il s'engage dans la bataille constitutionnelle en cours dans le New Jersey. Il publie ses sixième et septième *Letters to the Citizens of the United States* en mars-avril 1803. Fatigué par ses récents voyages, Paine réside à Bordentown tout le reste de l'année 1803, à l'exception de courts voyages, dont un à New York pour célébrer le 4 juillet avec le parti républicain local.

Au mois d'août, Paine revient sur la question de la Louisiane dans des lettres à Jefferson et à John Breckenridge, un sénateur du Kentucky leader du groupe républicain qui avait fait campagne pour l'achat de la Louisiane. À la fin du mois d'août, Paine se rend à Stonington dans le Connecticut pour visiter son ami Nathan Haley. Il encourage les électeurs de cet État à majorité fédéraliste à rédiger une nouvelle constitution, car l'ancienne octroyée par Charles II était toujours en vigueur. Il devient le centre d'une série de conférences improvisées à destination des marins, des fermiers et des artisans des environs auxquels il lit les lettres que lui envoient Jefferson et Madison. En décembre 1803, Paine s'installe dans sa propriété de New Rochelle, mais il subit une attaque de goutte qui

(28) Michael DUREY, op. cit.

(29) Moncure D. CONWAY, op. cit., p. 329.

l'oblige à résider chez des amis. Jusqu'en janvier 1804, Paine est très malade et reçoit la mauvaise nouvelle de la mort de Kirkbride. Il continue néanmoins à travailler et dicte sa lettre sur l'invasion de l'Angleterre qui paraît un peu plus tard dans l'*Aurora*. Sa santé s'améliore et lui permet d'aller voir ses amis à New York où il est régulièrement invité à des dîners-meetings.

C'est à cette époque que Paine commence à collaborer avec le militant déiste Elihu Palmer qui dirige *The Prospect*, un journal dans lequel Paine fait paraître en 1804 une série de dix-sept textes consacrés aux questions religieuses. Paine est alors ennuyé par une série de problèmes domestiques liés à la présence aux États-Unis de la femme de Nicolas Bonneville, l'ami français le plus proche de Paine, qui l'avait rejoint avec ses enfants en août 1803 en attendant que son mari puisse faire de même. Sans entrer dans les détails, il suffit de dire que M^{me} Bonneville s'ennuie ferme aux États-Unis, qu'elle y fait des dettes, ce qui crée des soucis pour Paine qui a déjà ses propres difficultés. Au printemps 1804, Paine est de retour à New Rochelle où il continue à travailler sur les questions constitutionnelles et sur celle de l'intégration de la Louisiane. Le soir de Noël 1804 se produit un incident mineur mais qui a son importance dans la légende grise : un nommé Christopher Derrick qui avait travaillé pour Paine lui tire dessus complètement ivre, manquant de le tuer³⁰. Les ennemis de Paine en font le symbole de ses serments et de ses fréquentations crapuleuses. En janvier, Paine annonce à Jefferson qu'il ne pourra pas se rendre à Washington à cause de l'état des routes. Il se déplace néanmoins jusqu'à New York et s'installe chez un admirateur du nom de William Carver. Paine est toujours aussi actif, il écrit une lettre publique contre une pétition des partisans de l'esclavage en Louisiane, une autre sur les problèmes liés aux chartes des banques. Ses écrits de 1805 et 1806 sont particulièrement consacrés à des questions pratiques du républicanisme : mécanismes de correction politique, factions, partis, rôle de la mémoire et des « institutions » (au sens de Saint-Just) dans le maintien de la République. Plusieurs de ses lettres et pamphlets sont dirigés contre l'interprétation anti-révolutionnaire de la Révolution américaine par les fédéralistes. Le radicalisme de l'esprit de 1776 et le lien établi par les républicains entre Révolution américaine et Révolution française gênaient évidemment considérablement les fédéralistes qui défendaient au contraire une forme précoce d'exceptionnalisme américain. Il s'agis-

(30) Paine ne porte pas plainte.

sait de présenter la Révolution de 1776 comme un mouvement dirigé par l'esprit anglais de liberté politique et non comme une révolution universelle et démocratique dans laquelle l'élément populaire avait joué un rôle déterminant. D'où les attaques de Paine contre l'amnésie politique des fédéralistes, notamment dans les lettres ouvertes contre John Hulbert, un député du Massachusetts et contre Thomas Turner de Virginie en mars et juillet 1805. En juin 1805 paraît sa dernière *Letter to the Citizens of the United States*. En août, Paine reliait l'ensemble de ces questions dans un travail destiné à soutenir les constitutionnalistes réformateurs de Pennsylvanie et de New York.

Le début de l'année 1806 marque vraiment le début de la dégradation finale de son état de santé. Quand Carver vient le chercher à New Rochelle, Paine ne peut plus assurer seul son entretien physique, ses repas, etc. Son retour à New York lui fait, semble-t-il, beaucoup de bien. Il reçoit des visites, surtout des artisans et des travailleurs par le biais de son hôte. Au début de l'été, il écrit un essai sur la fièvre jaune, texte publié dans le *American Citizen* de James Cheetham. L'essai est remarqué et repris dans plusieurs journaux du sud, mais le 25 juillet, Paine est victime d'une attaque dont il ne se remet que péniblement. Ses conditions d'existence sont difficiles, d'autant qu'il se brouille avec les Carver et seule M^{me} Palmer – déjà fort âgée et qui ne peut pas tout faire – vient l'aider. A la fin de novembre 1806 se place une affaire qui va occuper Paine presque jusqu'à sa mort. S'étant déplacé jusqu'à New Rochelle pour voter aux élections désignant les candidats aux législatures d'État et au Congrès, Paine se voit refuser par le responsable du bureau de vote, un certain Elisha Ward, fédéraliste, le droit de donner son suffrage sous le prétexte qu'il n'aurait pas été citoyen américain. Ward s'appuyait sur le fait que, lorsqu'il avait été emprisonné à Paris, l'ambassadeur et contre-révolutionnaire avéré Gouverneur Morris, n'avait rien fait (et pour cause) pour le faire libérer comme citoyen américain. Morris, le pire ennemi de Paine, se vengeait de manière indirecte. Furieux et surtout choqué, Paine dépose plainte, engage un avocat, écrit à Joel Barlow, présent à Paris au moment des faits, à Madison, au vice-président George Clinton leur demandant une attestation de sa citoyenneté américaine³¹.

(31) Moncure D. CONWAY, op. cit., p. 383. On ne sait pas très bien quelle suite a eu l'affaire. Plusieurs biographes écrivent que la justice a renvoyé le cas et a donné tort à Paine, mais il n'est pas certain que l'affaire ait été jugée sur le fond. Conway n'a trouvé aucun document, ni à la cour suprême d'Albany chargée de ces questions, ni à White Plains, ni dans les papiers de l'avocat chargé de la défense de Paine.

Malgré la dégradation de sa santé, Paine écrit encore quelques textes importants en 1807, toujours sur les questions religieuses et sur les questions d'actualité politique. Il prend position dans le débat en cours sur les dépenses militaires et sur la nécessité de fortifier la ville de New York. Il rompt définitivement avec James Cheetham, l'éditeur du *American Citizen*, qui avait censuré un de ses textes et qui avait commencé à prendre ses distances vis-à-vis des républicains. Il réserve désormais ses écrits au *New York Public Advertiser* dans lequel il semble que son implication dépasse la contribution occasionnelle. Malgré sa situation et son déménagement aux abords de New York, il est loin d'être abandonné et des amis lui rendent visite, notamment Thomas Emmet, le colonel John Fellows, Walter Morton ou De Witt Clinton, alors maire de New York et neveu du vice-président. Paine doit déménager plusieurs fois pour des raisons économiques et/ou de dépendance. Il correspond toujours avec ses amis encore vivants (Barlow, Jefferson, Clive Rickman, etc.), mais ne reçoit plus beaucoup de visites. De la fin de 1807 à sa mort, Paine est désormais trop malade pour pouvoir publier régulièrement. Il n'écrit plus que quelques lettres pour demander de l'aide financière au Sénat et à la Chambre des Représentants, sans beaucoup de succès... La dernière version de son testament date du 18 janvier 1809, il ne survivra que quelques mois...

Voici résumé à grands traits, le récit des dernières années de la vie de Paine. Analysons maintenant les principaux éléments de la légende grise.

Thomas Paine comme figure de l'échec de la démocratie radicale et révolutionnaire

On peut regrouper les principaux traits de la légende grise en trois groupes d'accusations qui reviennent constamment et qui fonctionnent comme des filtres par lesquels sont interprétés tous les faits et les écrits connus de Paine entre 1802 et 1809 : premièrement les attaques sur son alcoolisme supposé, sur sa négligence physique, etc., deuxièmement l'idée que, par sa propre faute il est abandonné de tous, et même de ses amis qui rejettent l'impie et le radical, troisièmement qu'il n'a toujours été qu'un personnage mineur de l'histoire des États-Unis et un écrivain de seconde zone, aussi bien entre 1774 et 1787, qu'entre 1802 et 1809.

Paine buvait-il trop ? Était-il vraiment sale et négligé ? A-t-il été rejeté par tous ses amis ? Tenter de répondre à ces questions sur le strict terrain de la biographie revient à valider la légende grise et la considérer non comme une construction politique et historiographique mais comme

une série de « faits » relevant de la personnalité d'un individu indépendamment de sa place dans les interprétations de la Révolution américaine, ce qui est l'opposé de la démarche adoptée. Il ne s'agit pas ici de « réhabiliter » Paine, de « démasquer » ses calomniateurs ou de verser dans une démarche hagiographique, mais de comprendre pourquoi ce sont ces accusations qui sont devenus les éléments d'une doxa. D'ailleurs les réponses, pour autant qu'on puisse les faire avec les sources dont on dispose, n'ont d'autre intérêt qu'en ce qu'elles nous renseignent sur les représentations et non sur l'individu.

Ceci dit, tout en voyant quelles sont les fonctions des éléments du mythe, on peut néanmoins en contester la vraisemblance ou la véracité dans la mesure des sources disponibles, précisément pour comprendre l'écart entre les témoignages et les constructions, et non par souci de « réhabilitation ». La légende grise de Paine jouant un rôle idéologique, montrer qu'elle découle d'une interprétation polarisée et contextualisée permet donc de comprendre les formes de sa construction et surtout de comprendre comment elle joue le rôle d'un filtre au travers duquel la pensée et l'action de Paine ont été interprétées par l'historiographie.

L'accusation d'alcoolisme est, on l'a vu, sempiternellement répétée par les fédéralistes, par son premier biographe-ennemi James Cheetham, etc. Les biographes favorables à Paine ont eu beau multiplier les témoignages affirmant le contraire, décrivant sa modération ou expliquant ne l'avoir jamais vu ivre, la légende grise a retenu le grief. Que Paine ait été trop porté sur la boisson ou non importe peu ici et dépend d'abord de ce que les contemporains entendaient par « trop », or il est évident que les usages de la boisson ne sont pas les mêmes que l'on soit issu de la bourgeoisie fédéraliste ou que l'on vienne des milieux populaires républicains. L'accusation d'ivrognerie contre les militants populaires est de toutes les révolutions, elle est l'une des figures-types du dénigrement social. Celle lancée contre Paine relève de la construction idéologique, et ce, indépendamment de sa réalité, impossible à déterminer, en présence de témoignages polarisés et discordants.

On peut en dire autant de l'accusation de négligence dans l'apparence physique et de la « mauvaise compagnie » des ouvriers, voire des serviteurs noirs... Certes, tous les témoignages rappellent sa manie du tabac à priser qui tachait ses vêtements, mais il n'est pas le seul, loin de là, à son époque... William Carver raconte qu'il a trouvé Paine dans un état de saleté repoussante à New Rochelle en 1806, mais est-ce étonnant de la part d'un malade qui n'a bénéficié d'aucune aide pendant plusieurs mois... ? De même, on sera sans doute aujourd'hui moins scandalisé par

l'affirmation de James Cheetham selon laquelle Paine buvait et discutait avec Betty, sa servante noire ; on en ferait vraisemblablement même l'indice d'une absence louable de préjugés raciaux. Même chose pour la propension de Paine à la compagnie des artisans et des marins qu'il fréquentait notamment à New York et que de nombreux témoignages montrent attentifs aux propos tenus par Paine dans les dîners, les cabarets, etc. La chose pouvait choquer un fédéraliste, mais faut-il les prendre au mot et voir de la crapule là où il n'y avait sans doute que des fréquentations normales pour un homme issu des classes populaires ? Là encore, il ne s'agit pas de savoir si le « débraillé » de Paine correspond ou non à une « vérité » historique, mais de mettre en avant le fait que l'image renvoie à une catégorie politique : celle du « démagogue » populaire.

Ivrognerie, mauvaise compagnie, débraillé, il ne manque que l'inévitable accusation d'adultère, de préférence avec la femme d'un ami... C'est Carver qui aurait calomnié Paine auprès de Cheetham lui racontant que la relation entre Paine et Marguerite Bonneville n'avait pas été platonique et que son filleul – Thomas Bonneville – était en réalité son fils (Carver a nié par la suite avoir jamais affirmé cela à Cheetham)³². Cette calomnie-là a eu plus de mal à passer à la postérité, car Marguerite Bonneville attaqua Cheetham et gagna son procès, mais le juge fédéraliste ne condamna Cheetham qu'à une amende limitée au compte du fait que son livre cherchait à défendre la religion...

L'accusation d'abandon de Paine possède un contenu politique encore plus direct que les calomnies sur son style de vie. Paine a-t-il été rejeté par l'opinion lors de son retour en 1802 ? A-t-il été ostracisé ensuite ? S'est-il trouvé en dehors de la vie politique des années 1802-1807 ?

Lors de son arrivée à Baltimore, Paine est reçu avec un enthousiasme que même les fédéralistes sont obligés de reconnaître, et ce, alors que l'opinion connaît parfaitement les deux objets du délit de la légende grise, à savoir la « Lettre à Washington » et *The Age of Reason*. Ces deux

(32) En fait, il semble, d'après CONWAY (Idem, p. 391 et suivantes), que la prétendue lettre de Carver écrite à Cheetham juste après la mort de Paine dans laquelle il l'accusait de tous les vices ait été écrite par Cheetham lui-même, ou du moins très réécrite à partir d'une lettre originale. Carver s'est rétracté par la suite et a affirmé à plusieurs reprises avoir bien écrit une lettre sur le coup de la colère, mais qui n'avait rien à voir avec celle publiée par Cheetham, mais le personnage semble avoir dit tout et son contraire. Lors du procès intenté par M^{me} Bonneville à Cheetham, Carver a déclaré n'avoir jamais affirmé qu'elle avait eu la moindre relation « coupable » avec Paine. Pour Conway, c'est parce qu'il convoitait un legs dans le testament de Paine que Carver aurait tenté de se réconcilier avec lui avant sa mort et qu'il l'aurait calomnié ensuite espérant faire chanter M^{me} Bonneville. Cheetham aurait fait capoter le chantage en publiant la lettre que Carver lui avait envoyée.

textes n'étaient pas rejetés massivement par l'opinion américaine, mais leur réception avait été extrêmement polarisée par la lutte des partis dans les années 1790. Même si les amis de Paine et les réseaux des sociétés républicaines-démocratiques considéraient qu'il avait été un peu trop mordant dans sa lettre à Washington (notamment sur la nullité de sa carrière militaire), ils partageaient largement la caractérisation de l'ancien président comme un anglophile manipulé par la faction « monocratique » de Hamilton et Adams. Le rôle joué par Washington dans le processus de ratification du traité anglo-américain connu sous le nom de traité Jay en 1794 avait fait tomber le consensus qui, jusque-là, avait laissé le président plus ou moins hors du débat partisan. La presse républicaine l'accusait d'encourager une forme de culte de la personnalité et d'exercer le pouvoir exécutif de manière quasi-monarchique. La production pamphlétaire de 1795-1796 avait été particulièrement critique de son action, notamment les textes de Benjamin Franklin Bache, le petit-fils de Franklin et de Jasper Dwight³³. Paine ne se contentait pas d'attaquer Washington, il traitait Adams d'ambitieux et d'arriviste, Jay d'être un traître à la cause de la liberté, etc. Ces prises de position dans la bataille entre fédéralistes et républicains faisaient de Paine une cible de choix. Il en était parfaitement conscient et il écrivait ainsi à Jefferson le 1^{er} octobre 1800 : « Je sais que la faction Adams m'insulte avec beaucoup de cœur »³⁴.

La lettre de Paine n'avait donc rien qui devait choquer les républicains – majoritaires rappelons-le en 1802. Dans la première partie des années 1790, Paine avait été l'une des références fondamentales du mouvement des sociétés démocratiques-républicaines et, là comme ailleurs, *Rights of Man* était lu avidement par des milliers de personnes. Bien que ces sociétés disparaissent en 1795, elles forment le noyau des réseaux républicains de la deuxième moitié de la décennie³⁵. Pour les fédéralistes en revanche, il était utile de se placer en 1802 en défenseurs de l'honneur

(33) Jasper DWIGHT, A Letter to George Washington, President of the United States, containing Strictures on his Address of the 17th of September 1796, notifying his relinquishment of the presidential office, by Jasper Dwight, of Vermont, Philadelphie, 1796. Voir Nathalie CARON, Thomas Paine et l'imposture..., op. cit., p. 302-303. Les attaques contre Washington étaient largement relayées de l'autre côté de l'Atlantique dans la presse démocrate parisienne, voir. Marc BELISSA, « La République américaine vue par les républicains français sous le Directoire » dans P. SERNA (dir.), La République directoriale en miroir, Rennes, PUR, 2008.

(34) Thomas PAINE, Complete Writings..., op. cit, tome 2, p. 1406.

(35) Sur les sociétés démocratiques républicaines, voir Eugene P. LINK, Democratic-Republican Societies, 1790-1800, Columbia University Press, 1942 et The Democratic-Republican Societies, 1790-1800 : a documentary sourcebook of constitutions, declarations, addresses, resolutions, and toasts, Philip S. FONER ed., Greenwood Press, cop. 1976.

bafoué du président récemment défunt. Les grands morts sont souvent pardonnés et il était de bonne guerre de présenter Paine comme un calomniateur du grand homme, devenu « le » héros national par excellence. Cela ne veut pas dire que l'ensemble de l'opinion était au diapason, il est donc faux de dire que la « Lettre à Washington » a contribué à isoler Paine ; elle l'a certes fait un peu plus détester par ses ennemis, mais, pas par ses amis qui ne pouvaient qu'approuver son affirmation que la critique du gouvernement et du président était une vertu républicaine.

Il n'en est pas de même avec *The Age of Reason* qui lui a, de toute évidence, aliéné une partie de ses amis potentiels, car le parti républicain comprenait des groupes baptistes, méthodistes et presbytériens choqués par la critique biblique de Paine. Ainsi, une société républicaine de New York déclarait « Puisse ses Droits de l'homme être brandis jusqu'à notre plus lointaine postérité, mais puisse son Âge de Raison ne pas subsister jusqu'à la prochaine génération »³⁶. Néanmoins, il faut, là aussi, bien se garder de croire à une détestation quasi-unanime de ce texte dans l'opinion. Ce texte soi-disant universellement haï, a connu dix-sept éditions entre 1794 et 1796 rien qu'aux États-Unis et plusieurs milliers d'exemplaires s'étaient déjà vendus avant l'arrivée de Paine. Le succès de l'ouvrage ne se dément pas et on peut attribuer à l'influence de Paine la jonction entre mouvement populaire et déisme en Amérique. Ce qui cause l'inquiétude et les cris de ses ennemis et même de certains de ses amis n'est pas le rejet de ses idées religieuses, mais bien leur succès populaire³⁷.

Par ailleurs le contexte de floraison du déisme et des formes les moins ecclésiastiques du revival religieux dans les années 1790 et 1800 effraie les Églises calvinistes qui y voient une montée de « l'athéisme » et du « désordre », rejoignant ainsi le discours fédéraliste sur les dangers de « l'anarchie » importés de France. Cette alliance du gouvernement fédéraliste et du prêche se manifeste avec éclat lors de la journée d'humiliation de jeûne et de prière du 9 mai 1798, ordonnée par le gouvernement Adams contre les dangers qui menacent l'Amérique. Plusieurs sermons prononcés ce jour-là, dont celui de Jedidiah Morse, faisaient une description apocalyptique des complots ourdis par la franc-maçonnerie, Thomas Paine et les Illuminati de Bavière contre les États-Unis³⁸. Ainsi, dès avant

(36) Éric FONER, *op. cit.*, cité p. 257.

(37) Moncure D. CONWAY, *op. cit.*, p. 361.

(38) Nathalie CARON, *Thomas Paine et l'imposture...*, *op. cit.*, p. 320. Voir par exemple le sermon de Nathanael EMMONS « A discourse Delivered on the National Fast » dans Charles S. HYNEMAN et Donald S. LUTZ, *American Political Writing during the Founding Era, 1760-1805*, 2 volumes, Indianapolis, Liberty Press, 1983, tome 2, p. 1023.

son retour, Paine est la cible de la mobilisation des Églises qui le représentent comme un serviteur du diable³⁹. La presse religieuse, les sermons sont utilisés par les fédéralistes pour renforcer l'alliance entre défense de la religion outragée et défense de l'autorité de l'État fédéral contre les républicains. La *Philadelphia Gazette* publie le 22 décembre 1802 un dialogue intitulé *Paine and the Devil*, a dialogue, et lors du séjour de Paine chez les Kirkbride à Bordentown, on fait placarder des affiches le représentant s'envolant dans les airs avec Satan⁴⁰.

L'image d'un impie rejeté par tous prend pour argent comptant la vision négative polarisée de Paine. Que certains républicains aient rompu leurs relations avec Paine est un fait avéré, mais il s'agit de cas isolés. À la suite de Cheetham, tous les biographes citent celui de Benjamin Rush qui aurait refusé de voir Paine lors de son passage à Philadelphie. Remarquons d'abord que c'est sur la demande de Cheetham, et plusieurs années après les faits dans une lettre du 17 juillet 1809, que Rush s'exprime, et, encore, de manière indirecte... Remarquons ensuite que la lettre de Samuel Adams du 1^{er} janvier 1803 l'interrogeant sur ses idées religieuses ou encore les demandes de Duane à Paine lui conseillant de ne pas intervenir sur ces questions⁴¹ ne se prononcent pas sur le fond des écrits de Paine que tous estiment légitimes dans une république de tolérance. Les deux hommes s'expriment sur l'opportunité d'intervenir sur le terrain religieux dans le contexte de la première année de présidence de Jefferson. Il fallait à tout prix éviter que le parti républicain apparaisse comme le parti défendant les opinions religieuses de Paine. En revanche, il fallait défendre le droit d'opinion religieuse, c'est ce que firent les journaux républicains, et notamment l'*Independent Chronicle* de Boston et surtout l'*Aurora*. Ainsi, le 3 août 1801, ce dernier journal écrit : « Ce n'est pas le manque de religion de M. Paine qui fait de lui l'objet de la haine des tories, mais son manque de foi dans les rois et les prêtres », et le 11 janvier 1802 : « M. Paine fut, est et sera toujours détesté par les tories fédéralistes comme homme politique, ses sentiments religieux ayant été dénoncés à des fins politiques et pour nul autre motif »⁴². Paine lui-même dans sa « Lettre à Samuel Adams » dit la même chose : « Tout ce cri de guerre

(39) Nathalie CARON, *Thomas Paine et l'imposture...*, op. cit., p. 306.

(40) Moncure D. CONWAY, op. cit., p. 325.

(41) Éric FONER, op. cit., p. 258 William Duane, éditeur de l'*Aurora*, lui-même un radical anglais ami de Paine, écrit à Jefferson qu'il aurait tenté de convaincre Paine de ne pas publier ses lettres sur la faction fédéraliste, sans succès.

(42) Nathalie CARON, *Thomas Paine et l'imposture...*, op. cit., p. 308.

de la chaire cache autre chose. La religion n'est pas la cause, c'est un prétexte »⁴³. D'ailleurs, Samuel Adams n'a jamais publiquement rompu avec Paine qui continue à l'appeler son ami. Une partie du clergé républicain même défend Paine malgré sa critique des écritures. L'ecclésiastique John Gemmil écrit à Paine le 21 février 1803 pour le soutenir contre ce qu'il appelle « l'Hypocrisie Fédérale » : « La cause apparente de leur alarme était votre impiété, la vraie raison est votre républicanisme »⁴⁴. On est donc bien loin de « l'ostracisme » généralisé.

D'autant que Paine est l'un des auteurs les plus en vue du mouvement déiste qui se développe dans les années 1790 et 1800. La première société déiste est créée par Elihu Palmer en 1796 et connaît un certain succès dans les milieux républicains. La publication de *The Age of Reason* n'est donc pas un événement isolé, elle arrive à un moment où le mouvement déiste s'organise. Les éditions de *The Age of Reason* étaient en général vendues à des prix très bas. Elles étaient également avidement lues dans les institutions scolaires les plus prestigieuses comme Harvard, Yale ou le William and Mary College⁴⁵. La percée déiste vers les milieux populaires et intellectuels provoqua la mobilisation du clergé et des congrégations qui firent publier plus de trente « réponses » entre 1795 et 1807. L'une d'elles est intéressante en ce qu'elle anticipe l'une des images les plus marquantes de la légende grise, celle de la mort horrible du vieillard abandonné, le révérend épiscopalien de Newark Uzal Ogden décrit ainsi la fin future de Paine :

« L'esprit imbibé d'alcool, rempli de préjugés à l'égard du christianisme, grossièrement ignorant de sa nature, sous la domination du vice, et entouré de ses compagnons déistes, il est probable qu'il finira le reste de ses jours dans l'impiété, la culpabilité et le malheur, et quittera ce monde soit dans un état d'insensibilité stupide, soit horrifié, sans le moindre espoir rationnel d'un bonheur futur »⁴⁶.

Dès son arrivée en Amérique, Paine prend sa place dans ce mouvement déiste et collabore au journal *The Temple of Reason* et aux activités de la société, ouvertement républicaine. Il est donc, une fois de plus, loin d'être isolé sur ce sujet, même si, évidemment, les déistes ne formaient que des groupes restreints.

(43) Thomas PAINE, *Collected Writings*, E. Foner ed., New York, 1995, p. 418.

(44) Nathalie CARON, *Thomas Paine et l'imposture...*, op. cit. p. 311.

(45) Idem, p. 323.

(46) Ibid., p. 324.

Ni la « Lettre à Washington », ni ses opinions déistes ne lui ont véritablement aliéné l'opinion de la plupart des républicains. L'image du Paine rejeté de tous est une construction qui commence avant même la fin de sa vie et immédiatement après sa mort. Ainsi son biographe et ennemi Cheetham affirme que la réception de Paine par Jefferson avait été glaciale alors que tous les participants en ont donné une image inverse et que la suite de leur correspondance n'a jamais mis en évidence une quelconque brouille entre les deux hommes. L'anecdote de Paine agacé par l'absence de soutien de Jefferson à ses projets de construction de ponts métalliques, présentée comme une preuve de la distance entre Paine et ses anciens amis, est, elle aussi, discutable. Certes, dans sa lettre du 12 janvier 1803, Paine s'étonne de ne pas avoir reçu de réponse positive, mais Jefferson lui répond dès le lendemain en accusant la pression des affaires publiques, lui assurant son amitié et son respect. Pourquoi faudrait-il en douter ? En tout cas, rien ne permet de le faire avec certitude. Dans le contexte de la campagne haineuse des fédéralistes, il est vraisemblable que Jefferson ait cherché à éviter les accusations d'utilisation des fonds fédéraux pour faire aboutir les projets de ses amis. Par ailleurs, Jefferson pouvait bien considérer que d'autres questions étaient plus urgentes sans pour autant « ostraciser » Paine.

Une autre anecdote est invariablement présentée comme une preuve du rejet de Paine par ses amis. Lors d'un dîner à Washington, un fédéraliste présent aurait présenté une lettre de Manasseh Cutler accusant Paine d'athéisme (il s'agissait d'un faux). Paine aurait répondu de manière un peu trop vigoureuse et aurait été chassé du dîner par la maîtresse de maison⁴⁷. L'anecdote, véritable ou fausse, mais sans aucun doute au moins très exagérée, fait le tour des journaux fédéralistes juste avant le départ de Paine de Washington donnant ainsi l'impression qu'il en a été chassé par ses amis. De même, la fameuse lettre de Thomas Paine à son ami Skipwith où il se plaint de ne plus recevoir de nouvelles d'Europe (Barlow et Bonneville) est en fait écrite en mars 1804 après qu'un hiver rigoureux a empêché toute communication pendant plusieurs mois entre l'Europe et Amérique, elle n'est donc en rien la preuve que personne ne lui écrit et qu'il se sent abandonné mais du fait qu'il a fait extrêmement froid cet hiver-là !

On le voit, l'image du Paine, isolé correspond bien à une construction visant à occulter les clivages politiques dans lesquels Paine s'inscrit. Certes, ses convictions déistes et républicaines lui valent l'inimitié tenace

(47) John KEANE, op. cit., p. 478-479.

des fédéralistes et des calvinistes intolérants mais le parti républicain et les groupes déistes le considèrent comme l'un des leurs et comme une référence majeure. S'il y a isolement de Paine, c'est celui de la vieillesse et de ses problèmes et non l'isolement politique d'un *has been* détesté par tous.

La troisième série d'éléments de la légende grise fait en effet de Paine un écrivain dépassé, n'ayant plus rien à dire en 1802, un vieillard aigri et égotiste dont tous les écrits sont décalés par rapport aux enjeux de son temps. Entémoigneraient le ton prétendument agressif de ses articles et l'importance prise par la thématique de la mémoire de la génération révolutionnaire dans ceux-ci⁴⁸. Si l'on met à part la dernière année de la vie de Paine marquée par la dégradation de son état de santé et de sa capacité à entretenir des relations sociales, Paine n'a en fait rien d'un vieillard isolé de la scène politique entre 1802 et 1807. Ses correspondants réguliers et/ou amis fidèles comprennent tout de même le président des États-Unis, le vice-président Aaron Burr qu'il fréquente par la Tammany Society de New York, l'ancien dirigeant de la majorité au Congrès et actuel secrétaire d'État James Madison, le leader des républicains de l'Ouest, John Breckenridge, le républicain et futur président James Monroe, la presque totalité des émigrés britanniques qui animent les réseaux républicains et la presse de New York, le principal organisateur des cercles déistes, Elihu Palmer, les groupes réformateurs de Pennsylvanie, de New York et du Connecticut, sans compter les très proches comme John Fellows, Wilson Peale, le maire de New York De Witt Clinton, et un grand nombre d'anonymes venant le visiter régulièrement pour profiter de sa compagnie ou rencontrés dans les dîners et meetings auxquels il participe quand sa santé le lui permet. Réseau social et politique impressionnant pour un vieillard isolé...

De même, son implication dans les débats des années 1802-1807 est-elle tout à fait pertinente et bien loin de l'image d'un Paine radoteur. Jack Fruchtman par exemple explique que les conseils de Paine à Jefferson n'étaient ni sollicités, ni les bienvenus, mais rien ne vient étayer cette interprétation⁴⁹. Paine intervient ainsi dans ses articles ou sa correspondance à plusieurs reprises sur les relations avec Saint-Domingue, sur l'achat puis l'intégration du « territoire d'Orléans » dans l'Union,

(48) Jerry KNUDSON, *op. cit.*, p. 55; Jules AYER, *Thomas Paine*, New York, Atheneum, 1988, p. 165; Jack FRUCHTMAN, *op. cit.*, p. 396-397; Craig NELSON, *Thomas Paine, Enlightenment, Revolution, and the Birth of Modern Nations*, Penguin Books, 2007, p. 308.

(49) Jack FRUCHTMAN, *op. cit.*, p. 399.

contre le maintien de l'esclavage en Louisiane⁵⁰, il monte au créneau pour défendre la présidence jeffersonienne et la « révolution de 1800 » contre les fédéralistes, il défend les réformateurs par exemple en Pennsylvanie avec l'Aurora de William Duane et le Republican Argus de John Binns, propose des réformes judiciaires, écrit sur la situation en Europe, prend position dans le débat sur l'opportunité d'une marine de guerre et de fortification des ports de la côte Est, s'intéresse aux chartes octroyées aux banques d'État, défend la mémoire de la Révolution en critiquant la vision exceptionnaliste des fédéralistes, sans compter ses travaux sur les ponts métalliques et la fièvre jaune et ses articles sur les questions religieuses. Là encore, l'image du vieil homme décalé est donc pour le moins discutable, comme l'est tout autant l'accusation d'agressivité et d'exagération polémiques que l'on retrouve par exemple chez Fruchtman qui voit dans les textes des années 1802-1807 la manifestation d'un langage de « l'intolérance » chez Paine⁵¹. Si le ton de Paine est souvent ironique envers ses ennemis, il reste toujours éloigné des insultes grossières et fait au contraire preuve de modération face aux articles orduriers auxquels il répond. De même l'accusation adressée aux fédéralistes d'être sans principes (républicains s'entend) ne relève pas de l'insulte, mais d'une analyse de leur position anti-démocratique et anglophile. Certes, les dernières années de la vie de Paine ont été marquées par des problèmes domestiques, physiques et psychologiques liés à la vieillesse, mais cela ne fait pas de Paine un homme déphasé en politique. Si c'était le cas, les campagnes des fédéralistes contre lui seraient incompréhensibles. C'est bien parce que ses prises de position sont tout à fait parties prenantes dans les débats en cours que ses adversaires ne cessent de le présenter comme un *has been*, comme un radical d'une autre génération, car, derrière Paine, c'est le caractère démocratique du républicanisme jeffersonien qui est visé.

Qu'un homme de l'âge de Paine, célibataire, peu fortuné et ayant de sérieux problèmes de santé soit confronté à des problèmes de dépendance et de relations avec les personnes qui l'entourent et qui le soignent deux années avant sa mort, quoi d'étonnant ? Ce qui est intéressant, c'est que ces problèmes – somme toute pas directement politiques – ont été utilisés

(50) Bernard VINCENT, « The Louisiana Purchase and the Rights of Man » dans *The Transatlantic Republican, Thomas Paine and the Age of Revolutions*, New York, Rodopi, 2005, p. 97-107. Conway (op. cit., p. 339) écrit que la réponse de Paine à la pétition des habitants de la Louisiane qui souhaitaient y maintenir l'esclavage a produit un grand effet : John Randolph, dans une lettre du 14 octobre 1804 à Albert Gallatin, conseille d'en imprimer des milliers d'exemplaires et de les diffuser massivement en Louisiane.

(51) Jack FRUCHTMAN, op. cit., p. 410.

par Cheetham et au-delà par sa légende grise comme la preuve du décalage entre ses amis, son époque et lui-même, comme si la déchéance physique de Paine était celle, inévitable, du radicalisme et de la démocratie.

Les textes des dernières années de Paine s'intéressent particulièrement, on l'a dit, à la question de la mémoire de la Révolution américaine en fustigeant l'amnésie sélective des fédéralistes. La légende grise en a fait un indice certain de son décalage par rapport aux enjeux de son époque, comme si le vieillard s'attaquait à la génération suivante dans un esprit de dénigrement. Les années 1800 sont pourtant bien celles du passage d'une génération politique à une autre. Les révolutionnaires de 1776 avaient déjà réfléchi au problème de la transmission des principes du républicanisme. On sait que les traditions républicaines insistaient toujours sur la nécessité de régénérer l'esprit républicain à intervalle régulier et de rappeler dans des fêtes, des célébrations et des « institutions » (au sens de Saint-Just) particulières les principes qui fondent la *Res Publica*. Ainsi, Mably, par exemple, conseillait en 1784 aux Américains de réfléchir à un système de fêtes nationales pour rappeler aux générations futures la lutte pour la liberté et cimenter l'union⁵². Benjamin Franklin avait posé la même question peu avant sa mort⁵³ : l'Amérique avait besoin d'une réitération de ses valeurs et d'un encouragement à la vertu républicaine. D'où l'insistance de Paine sur le lien à établir entre les principes de 1776 et ceux de 1800 contre l'absence de principes républicains caractéristique, selon lui, de la « faction » fédéraliste et de son passage au pouvoir. Il fallait renouer le fil entre les générations et clore le moment fédéraliste de 1789-1800 en rappelant les véritables valeurs républicaines. Paine n'est donc pas confit dans le rappel de ses mérites passés et de ceux de sa génération, il est même en avance par rapport aux réflexions que les hommes de 1776 couchent sur le papier dans les années 1810-1820⁵⁴.

Les trois principaux éléments de la légende grise – vices personnels, isolement politique, échec du radical – relèvent bien de la construction idéologique du vivant même de Paine. À travers cette figure négative

(52) Gabriel BONNOT de MABLY, *Observations sur le gouvernement et les lois des États-Unis d'Amérique* dans *Œuvres complètes*, Paris, an V, tome VIII.

(53) Craig NELSON, *op. cit.*, p. 308.

(54) *Idem*, p. 337. Ainsi, Jefferson et même Adams écrivirent alors leur incompréhension d'une génération qu'ils voyaient comme oublieuse de la Révolution et des Lumières. Jefferson écrit ainsi à la fin de sa vie « Tous, tous morts, et nous nous trouvons seuls au milieu d'une nouvelle génération que nous ne connaissons pas et qui ne nous connaît pas... Je regrette de mourir maintenant dans la croyance que l'inutile sacrifice de la génération de 1776 soit jeté au loin par les folles et indignes passions de ses fils, et ma seule consolation est que je ne vivrais pas pour le pleurer... »

opposée à celle des héros fondateurs, ils s'agit de promouvoir une interprétation de la Révolution américaine qui tourne le dos à sa dimension radicale, démocratique et révolutionnaire. La construction historiographique postérieure répond, elle aussi, à des interprétations divergentes sur le sens de l'expérience révolutionnaire des États-Unis.

Voyons maintenant comment s'est construite aux ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles l'interprétation standard de la figure de Paine telle qu'elle est passée dans les ouvrages successifs des biographes malgré les tentatives permanentes des générations « progressistes » successives pour réhabiliter Paine comme origine d'une tradition démocratique et sociale proprement américaine.

La construction de la légende grise

L'historien de la littérature Edward Larkin et l'intellectuel progressiste Harvey Kaye ont proposé en 2005 des interprétations de la place de Paine dans l'émergence d'une sphère publique démocratique aux États-Unis selon des approches tout à fait différentes. Ils ont également tenté de faire l'histoire de la construction de l'image de Paine et de ses usages aux ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles en relation avec cette place particulière.

Harvey Kaye dresse le tableau de la riche tradition radicale et déiste américaine aux ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles dans laquelle il voit l'influence de Paine ou du moins celle des figures du déiste, du radical et du démocrate révolutionnaire. Selon Kaye, à chaque génération radicale produite par l'histoire des États-Unis, le problème de son rapport à l'expérience révolutionnaire initiale fait ressurgir la figure de Paine comme référence alternative au « culte » officiel des Pères fondateurs et à leur « mémoire ». Paine est ainsi interprété, utilisé, « reçu » de manière différente tout au long de ces deux siècles par les déistes, les abolitionnistes, les féministes, les « agrariens », les « populistes », toutes les vagues d'immigrants européens, le mouvement ouvrier, les socialistes et les communistes. On peut reprocher à cette approche de faire des nombreuses citations de Paine depuis deux siècles, des preuves de son « influence » dans ces traditions politiques. De toute évidence, chacune des générations radicales qui se réclamaient de Paine le faisait pour des raisons très diverses en fonction des contextes particuliers. La présence de figures de Paine dans les débats n'est pas forcément celle de ses écrits et de sa place « historique » dans son propre contexte.

Larkin s'intéresse plus à la place particulière de Paine dans l'émergence d'une sphère publique démocratique. Jefferson écrivait en 1821 : « Aucun écrivain n'a dépassé Paine dans l'aisance et la familiarité du

style, dans la lucidité de l'expression, le bonheur de la clarté, la simplicité et l'inaffectation du langage »⁵⁵. En effet, une des spécificités de Paine en tant qu'écrivain patriote est que, dès 1776, il rompt avec les formes de la rhétorique classique pour s'adresser à tous dans un langage volontairement simple. De la Révolution américaine à ses derniers textes, Paine fait le choix de refuser la langue savante du politique pour parler celle du Common Sense. On sait que Paine a souvent affirmé n'avoir pas lu les grands auteurs politiques de son temps⁵⁶. On peut en douter tant les références indirectes à Locke ou aux classiques républicains peuvent se repérer dans son œuvre, mais il est certain que Paine a toujours rejeté la forme qui renvoie à des autorités extérieures à la raison de chacun. De ce point de vue, l'anti-Paine par excellence est le John Adams des *Thoughts on Government* (1776) qui répond à Paine non seulement en refusant la démocratie, mais aussi en rejetant son langage en restant dans le cadre de la rhétorique de la High Politics destinée à une élite, multipliant les références aux auteurs classiques. En refusant l'ancienne manière de parler de politique, Paine invente (avec d'autres révolutionnaires américains, cela va de soi) un nouveau langage : celui qui s'adresse à la raison de tous, car ce langage n'est pas une imitation du populaire, mais un « idiome dans lequel la politique pourrait être simultanément populaire et totalement raisonnée »⁵⁷. Étranger au monde des notables, Paine doit se construire une position sociale. L'écrivain patriote de 1776 n'est pas le républicain classique écrivant dans l'otium, mais un écrivain professionnel, un journaliste qui vit de sa plume.

Selon Larkin, les attaques des fédéralistes contre Paine ne sont donc pas seulement dirigées contre ce qu'il dit, mais aussi contre ce qu'il est, c'est-à-dire un écrivain populaire, écrivant du point de vue du peuple et pour le peuple tout entier. Pour ses ennemis, il faut discréditer la figure de l'écrivain populaire en le présentant comme le parangon des vices pour mieux discréditer l'idée de politique démocratique. Si Paine avait défendu un point de vue démocratique dans le cadre d'une fonction gouvernementale ou de représentation, il n'aurait jamais été attaqué aussi brutalement. C'est parce qu'il se situe en dehors du monde légitime de la politique des élites qu'il faut le déconsidérer. La figure du Paine alcoolique et débraillé est une construction des fédéralistes, et d'une manière générale de tous

(55) Edward LARKIN, *op. cit.*, p. 1.

(56) Alfred O. ALDRIDGE, « Paine and the Classics » dans *Eighteenth-Century Studies*, vol. 1, n° 4, summer 1968, p. 370-380.

(57) Edward LARKIN, *op. cit.*, p. 3-4.

ceux que la radicalité de la démocratie américaine dérange, image qu'ils ont réussi à transmettre à la postérité⁵⁸.

Dans le contexte des années 1790, on assiste ainsi à une relecture conservatrice de la Révolution américaine de la part des fédéralistes et à une amnésie sélective dans les symboles et les représentations de cette Révolution : ainsi, on évitait soigneusement de lire la déclaration d'indépendance dans les villes dirigées par les fédéralistes pour les célébrations du 4 juillet, car son contenu anti-anglais et révolutionnaire était gênant pour les partisans d'une alliance avec l'Angleterre contre la France. Cette occultation s'est poursuivie tout au long du XIX^e siècle dans le culte des Pères fondateurs dont Paine est exclu. Les Jefferson, Madison, Hamilton, Adams ou Franklin ont été célébrés comme les véritables philosophes de la Révolution tandis que toute la production pamphlétaire et journalistique radicale a été renvoyée au rayon des écrits populaires inférieurs. L'occultation du rôle de Paine comme un des fondateurs du langage politique démocratique pendant la totalité du XIX^e siècle et une bonne partie du XX^e siècle n'est pas une vengeance personnelle mais bien une volonté de cacher le radicalisme et l'universalisme de la Révolution américaine. Car quelle figure est-elle moins emblématique de « l'exceptionnalisme » que celle de Paine ? Confrontés à la nécessité de faire disparaître les origines populaires de la Révolution, les fédéralistes des années 1790 et 1800, puis leurs héritiers élitistes ensuite, ont dû présenter la Révolution américaine comme un événement exceptionnel découlant des conditions objectives spécifiques aux colonies anglaises d'Amérique du Nord. Le parallèle avec la Révolution française devait à tout prix être évité, de même que l'idée déjà défendue par Paine en 1780 de l'universalité des principes américains. Paine fait donc évidemment désordre dans une vision où la guerre d'Indépendance menée par les élites coloniales au nom des libertés anglaises prime sur une Révolution universaliste et potentiellement démocratique. L'histoire de la « disparition » de Paine, puis de sa redécouverte, est celle de la construction de la « mémoire » de la Révolution américaine, de l'oubli de sa radicalité à sa redécouverte relativement récente. L'idée n'avait pas échappé aux contemporains de Paine comme on l'a vu plus haut avec Jefferson, mais ses adversaires la voyaient tout autant. En 1806, John Adams écrivait en le déplorant : « Je ne sais si un homme a eu plus d'influence sur le monde et sur les affaires des trente dernières années que

(58) Idem.

Tom Paine »⁵⁹. Pour Adams, le caractère de l'époque (son parti a été balayé par le vote républicain de 1800) est celui de la « popularisation » de la politique par l'extension de la sphère publique démocratique. Adams associe Paine à l'enthousiasme, au désordre et à l'immoralité, toutes « qualités » qui renvoient à la populace détestée. On comprend pourquoi Paine devait apparaître comme une figure crasseuse de l'abandon et de la déchéance.

L'histoire de la construction de l'image de Paine – depuis la première biographie de Georges Chalmers en 1791 jusqu'à la première tentative de biographie appuyée sur des documents pris comme des sources historiques en 1892 par Conway – doit donc être analysée dans ce cadre général. Or elle part d'un matériau particulier, car les sources sur la vie de Paine sont très peu nombreuses. On sait en particulier très peu de choses sur les 37 premières années de sa vie avant son arrivée à Philadelphie en 1774. Par la suite, le personnage de Paine reste assez insaisissable aussi bien dans la vie publique que dans la vie privée. Il y a bien entendu beaucoup de représentations et de récits, mais ils sont tous très polarisés et nous renseignent plus sur la construction polémique de ses images que sur l'homme et le « militant » patriote. Paine était d'ailleurs conscient du caractère conflictuel de sa position ; il écrit ainsi à Washington en 1791 que partout où il va, il a des « amis fidèles et des ennemis violents ».

Compte tenu du caractère personnalisé des polémiques autour de Paine, celui-ci a toujours refusé de répondre aux calomnies en donnant à voir sa vie personnelle mais toujours en se plaçant sur le terrain politique. Mais après la publication de *The Age of Reason*, la polarisation sur sa personnalité l'a sans doute desservi dans la mesure où il était difficile de s'associer à lui ; c'est le cas par exemple de Jefferson qui ne l'a jamais renié, mais qui ne pouvait pour des raisons évidentes paraître comme trop proche de Paine pour ne pas prêter le flanc aux accusations d'impiété de la part des fédéralistes. Enfin, contrairement à beaucoup de révolutionnaires de sa génération, Paine n'a jamais écrit d'autobiographie, ni de mémoires qui auraient pu servir de base à la construction d'une image plus favorable que celle véhiculée par ses ennemis⁶⁰.

À sa mort en 1809, Paine n'apparaît plus comme un des héros de la révolution américaine, car la presse fédéraliste a, en partie, réussi à en occulter la mémoire au profit de l'image du vieillard crapuleux, et ceci malgré la défense de Paine par les journaux républicains. Si le corbillard

(59) Ibid., p. 8.

(60) Une partie des papiers de Paine auraient été récupérés par Marguerite de Bonneville, son fils le général Benjamin Bonneville en aurait hérité et ils auraient été brûlés dans un incendie.

de Paine n'a été accompagné que par quelques amis (nourrissant ainsi l'image du vieillard abandonné), sa mort n'est pourtant pas passée inaperçue. Le *New York Public Advertiser* du 9 juin 1809 lui rend hommage en parlant de lui comme d'un grand philanthrope dévoué à la cause de l'humanité. Le *Democratic Press* de Philadelphie du 12 juin appelle ses lecteurs à oublier ses erreurs religieuses et à ne se rappeler que de ses services à la cause de l'indépendance et de la liberté⁶¹. D'autres journaux évoquaient surtout Paine comme un ennemi des évangiles et du christianisme. C'est son déisme qui est le plus présent dans les notices nécrologiques reprises dans les journaux au mois de juin 1809⁶². Elles reprennent l'anecdote des négociations avec les Quakers avant sa mort. Les Quakers auraient refusé de l'enterrer dans leur cimetière sans renonciation de ses « erreurs » (en fait, il semble que les Quakers avaient peur qu'une sorte de culte lui soit rendu dans leur cimetière). Paine y est présenté comme « auteur de *The Crisis*, *Rights of Man*, etc. » et la notice se termine par « il a vécu longtemps, fait un peu de bien et beaucoup de mal »⁶³.

Le caractère central de la question religieuse dans ces notices renvoie évidemment à *The Age of Reason*. D'où l'insistance des premiers écrits sur Paine immédiatement après sa mort sur la question de sa conversion ou non à l'article de la mort, certains d'entre eux défendant la thèse d'un repentir tardif, la plupart affirmant la constance de la foi déiste de Paine, soit pour s'en féliciter, soit pour la déplorer bruyamment et la décrire avec force malédictions et scènes édifiantes pour les fidèles terrorisés... Ainsi, en 1811, *The Vermont Baptist Missionary Magazine* consacre cinq pages à la mort « désespérée » de Paine. En 1812, un prophète mormon rend l'impiété de Paine responsable de la mort de milliers de personnes en Amérique du Sud dans un tremblement de terre survenu le 26 mars ainsi que d'une épidémie de méningite dans le New Hampshire⁶⁴ !

Dès la fin de 1809 paraît la première biographie post-mortem de Paine due à James Cheetham. Deux autres biographies avaient déjà été publiées auparavant. La première – *The Life of Thomas Pain (sic), The Author of the Rights of Man, with a Defense of his Writings* – était parue à Londres en 1791, elle était due à George Chalmers, un tory américain réfugié du Maryland écrivant sous le pseudonyme de Oldys. Il s'agissait, malgré le sous-titre, d'un pamphlet gouvernemental anglais rempli de pré-

(61) Edward LARKIN, op. cit., p. 153.

(62) Idem.

(63) Ibid.

(64) Nathalie CARON, *Thomas Paine contre l'imposture...*, op. cit., p. 475-476.

tendues anecdotes sur la vie de Paine avant son départ en Amérique. On l'y accusait de violences sur sa femme, de malhonnêteté, on l'insultait sur son physique. Le récit de la carrière de Paine était la description d'un homme se prenant pour un philosophe et qui passait du statut d'artisan à celui de pseudo-homme d'État. En fait, tout le texte n'était qu'une série de sarcasmes déguisés en éloges. La biographie de Chalmers devint une espèce de modèle, elle connut onze éditions en deux ans, le texte passant de 25 à 150 pages. William Cobbett, alors anti-démocrate, la reprit sous une forme abrégée en septembre 1796. Les textes de Chalmers et de Cobbett furent les seuls publiés du vivant de Paine qui refusa de répondre à ces pamphlets, mais c'est la biographie de James Cheetham, l'un de ses ennemis personnels les plus virulents, qui créa une sorte de doxa, reprise par la suite, même quand elle est critiquée dans le détail.

James Cheetham est l'un de ces émigrés anglais qui ont trouvé refuge en Amérique lors de la vague de répression des années 1790. Cheetham est accusé de conspiration en Angleterre en 1798, doit fuir et se retrouve à New York où il rencontre Paine en 1803. Il est l'un des organisateurs du dîner du 18 mars en l'honneur de son retour. Comme beaucoup d'émigrés, Cheetham se lance dans le journalisme et dirige le *American Citizen*, une des publications républicaines de New York. Comme l'a montré l'historien Michael Durey⁶⁵, la quasi-totalité des émigrés britanniques sont républicains et ont contribué à créer les réseaux du parti à la fin des années 1790. Par ailleurs, ils sont également tous « Painites » et admirent autant l'homme que *Rights of Man*, *Agrarian Justice* ou *The Age of Reason*. Ils ont été les vecteurs de la diffusion du radicalisme painite avant même le retour de Paine aux États-Unis. Ils impulsent le développement de la presse et de l'édition républicaines jouant ainsi un rôle d'organisateur collectif du parti jeffersonien naissant. Pourtant, comme l'a montré l'historien Richard Twomey, l'évolution des émigrés est loin d'être monolithique dans les années 1800⁶⁶. Si la plupart restent de fervents républicains, d'autres ont bifurqué et se sont rapprochés des fédéralistes pour des raisons diverses. C'est le cas de James Callender par exemple qui rompt avec Jefferson après son élection et est à l'origine des « fuites » sur l'affaire Sally Hemmings. C'est également le cas de James Cheetham qui s'éloigne plus tardivement de ses amis.

(65) Michael DUREY, op. cit.

(66) Richard J. TWOMEY, « Jacobins and Jeffersonians; Anglo-American Radical Ideology, 1790-1810 » dans Margaret C. and James R. JACOB, eds., *The Origins of Anglo-American Radicalism*, 1984, rep. Atlantic Highlands, NJ, 1991, p. 313-328.

À la suite du caviardage d'un de ses articles que Cheetham jugeait « trop rude pour être publié », Paine avait rompu avec le journal et son éditeur accusé de virer au « toryisme » et à l'anglophilie⁶⁷. À partir de ce moment, Cheetham – que Paine renomme « Cheat'em » (trompe-les!) – va s'employer à accumuler les matériaux pour une biographie scandaleuse. Il fait parler tous ceux qui ont eu des démêlés personnels avec Paine, et notamment William Carver, à l'origine d'un certain nombre d'images négatives. Rappelons que Carver, qui avait hébergé Paine, était devenu un ennemi personnel – temporaire, Carver dénonce Cheetham comme un menteur par la suite – qui lui avait réclamé une somme très importante pour l'entretien et le logement de M^{me} Palmer qui aidait Paine devenu dépendant. Un procès avait opposé les deux hommes qui ne s'était terminé que par l'intervention d'un tiers, le colonel John Fellows, qui avait payé ce que Carver réclamait pour en finir avec cette affaire. Le D^r Manly, le médecin qui a assisté Paine dans ses derniers moments, renseignait également Cheetham et attendait le moment où le pêcheur allait se repentir devant la peur de l'enfer. Il attendit vainement...

On ne peut pas comprendre le texte de Cheetham sans le replacer dans le contexte de la lutte entre républicains et fédéralistes. La dédicace du livre contient une attaque contre Jefferson et contre l'idée de révolution démocratique. Selon Cheetham, Paine doit sa popularité à une faction d'amis dévoués pour tromper les couches populaires ignorantes en leur distribuant gratuitement les *Rights of Man*. Cheetham attaque également l'idée de suffrage universel. Dans la préface de son opus, Cheetham se présente comme impartial à la différence des deux précédents biographes de Paine, il présente ses sources comme des témoignages d'amis et de partisans de Paine. Cheetham explique qu'il a fréquenté Paine mais sans plaisir : « Mes rapports avec lui étaient plus fréquents qu'agréables, mais ce que j'ai souffert de son manque de manières, de son dogmatisme, de sa tyrannie dans les opinions, de sa mauvaise humeur, de son intempérance et de ses mauvaises fréquentations, a peut-être été compensé parce que j'ai appris sur l'homme »⁶⁸. Malgré ses protestations d'impartialité, la suite de l'ouvrage est une suite ininterrompue de ragots, de calomnies et d'anecdotes crapuleuses. Cheetham se moque par exemple de la nomination de Paine comme secrétaire au comité des Affaires étrangères en 1777 sous un angle social : le populaire Paine n'avait pas les manières

(67) Thomas PAINE, « James Cheetham and his Tory Paper », dans *Complete Writings of Thomas Paine*, Philip S. FONER, ed, 2 vol. New York, The Citadel Press, 1945, tome 2, p. 1017.

(68) Edward LARKIN, op. cit., p. 160.

diplomatiques requises à ce poste. Common sense est présenté comme un livre mal écrit, sans profondeur, sans classical allusion, inutile pour comprendre la science des gouvernements, etc. Cheetham critique l'idée de Paine que la Révolution américaine a amené une révolution dans la manière de penser le gouvernement. Pour Cheetham, elle n'a amené aucun nouveau principe, elle s'est contentée d'appliquer les principes anglais existants. Il lui faut minimiser la portée universelle de la révolution : la liberté américaine est le fruit de l'action de leurs ancêtres anglais qui ont posé les bases de la liberté, ils n'ont fait que se séparer de l'Angleterre.

Selon la plupart des études sur la construction de la figure de Paine, la période 1809-1825 est marquée par sa disparition à peu près complète dans les débats politiques en Amérique. Larkin écrit même que l'éclipse dure jusqu'en 1890, contrairement à ce qui se passe en Angleterre où Paine reste une des références fondamentales des radicals, puis des chartistes et du mouvement ouvrier naissant. Pourtant, Harvey Kaye remarque justement que ce sont les conservateurs et les protestants fédéralistes qui lui assurent une présence « négative » en continuant à diffuser dans leur presse et leurs sermons l'image d'un Paine diabolique agonisant dans d'atroces souffrances morales⁶⁹. Du côté des déistes, Paine est toujours une des références majeures et la société publie ses œuvres théologiques en 1821, le défend contre la biographie de Cheetham, entretient sa mémoire et réédite ses textes dans la revue *The Theophilanthropist* à partir de 1810. L'historien Éric Foner évoque un premier Paine revival vers 1825. Un dîner-meeting se tient à Harmony Hall à New York le 29 janvier 1825 pour célébrer l'anniversaire de sa naissance, l'événement devient annuel et joue désormais un rôle fondamental dans l'émergence des mouvements déistes et radicaux au XIX^e siècle⁷⁰. Dans les années 1830, cette pratique est attestée à Albany, Boston, Cincinnati et Philadelphie. Ce retour en grâce atteint son maximum en 1834 quand plusieurs centaines de personnes assistent à un dîner-meeting. Le mouvement painite des années 1830 est largement marqué par la militance déiste, cette tradition se survit dans les décennies suivantes.

Les émigrés britanniques, et surtout irlandais, jouent un rôle moteur dans la transmission du radicalisme painite au mouvement ouvrier

(69) Harvey KAYE, op. cit., p. 123.

(70) Kenneth W. BURCHELL, « Birthday Party Politics: The Thomas Paine Birthday Celebrations and the Origins of American Democratic Reform », University of Idaho, 2005, [cal.sdsu.edu/paine/PDFs/kenneth_burchell_paper.pdf](http://sdsu.edu/paine/PDFs/kenneth_burchell_paper.pdf). Kenneth Burchell participe au site [TomPaine.org](http://www.tompaine.org), il a lancé un programme de recherche sur les célébrations anniversaires de Paine au XIX^e siècle, voir <http://www.tompaine.org/birthday.html>

à la fin des années 20. Dans le mouvement initié par le Working Men's Party de Philadelphie de 1827, émergent des dirigeants ouvriers radicaux influencés par le républicanisme démocratique painite comme William Heighton, Thomas Skidmore et George Henry Evans⁷¹. Heighton crée notamment l'un des premiers journaux ouvriers, le *Mechanics' Free Press*. Actif à New York, Skidmore publie *The Rights of Man to Property* s'appuyant sur *Agrarian Justice*. Ces groupes disparaissent au milieu des années 30, mais le relais est pris par les fédérations syndicales qui créent l'éphémère *National Trades' Union*. George Henry Evans, devenu le leader du *National Reform Association* dans les années 1850, cite encore largement *Agrarian Justice* pour défendre le droit de tous les Américains à une terre gratuite⁷². Mais dans la première moitié du XIX^e siècle, la référence à Paine ne se retrouve pas seulement dans les mouvements revendicatifs « d'en bas », elle est également présente chez les dirigeants républicains les plus importants. Le Président Andrew Jackson estime ainsi que les *Rights of Man* sont un monument de la pensée politique et Abraham Lincoln est sans doute converti au déisme par la lecture de *The Age of Reason*⁷³... On la perçoit également en littérature dans la seconde partie du siècle : en 1877, le grand poète Walt Whitman fait de Paine le jalon essentiel dans l'histoire de la tradition radicale américaine. Herman Melville y fait référence dans sa pièce (inachevée lors de sa mort en 1891) *Billy Budd* dont le héros est un marin américain enlevé par un navire de guerre anglais sur un bateau appelé *The Rights of Man*. On retrouve encore cette influence chez les militants ouvriers germano-américains dans les années 1880-1890, puis chez les premiers syndicalistes socialistes comme Eugene Debs, le fondateur des *Industrial Workers of the World* en 1905.

C'est surtout dans les milieux déistes et libres-penseurs que Paine trouve ses plus fidèles défenseurs dans les années 1860-1890, parfois qualifiées d'âge d'or de la libre-pensée en Amérique⁷⁴. Le libre penseur Robert Ingersoll fait de la défense de Paine une cause politique contemporaine. Pourtant Paine est exclues des commémorations officielles du centenaire de la Révolution. Les fondateurs sont exclusivement désignés comme des hommes d'État conservateurs et non comme des révolutionnaires.

(71) Harvey KAYE, op. cit., p. 134.

(72) Éric FONER, op. cit., p. 268.

(73) Craig NELSON, op. cit., p. 335.

(74) Nathalie CARON, op. cit., p. 486. Sur le mouvement des libres-penseurs au XIX^e siècle, voir Albert POST, *Popular Freethought in America, 1825-1850*, NY, Columbia UP, 1943 et Susan JACOBY, *Freethinkers : A History of American Secularism*, New York, Owl Books, 2004, *The Age of American Unreason*, New York, Pantheon, 2008.

C'est dans les milieux incroyants que le militant abolitionniste Daniel Moncure Conway découvre Paine dans les années 1858-1859. Un regain d'intérêt pour la Révolution s'était manifesté avec le centenaire de 1876 qui coïncidait avec un moment particulier de réflexion sur l'idée de refondation républicaine dix ans après la fin de la guerre de Sécession. Cet intérêt renouvelé aboutit quelques années plus tard à la publication de la grande biographie de Daniel Moncure Conway, qui reste la référence, toujours plus ou moins recopiée, sur la vie de Paine. Conway (1832-1907) a vécu en Angleterre où il participe au mouvement radical à Londres, ce qui a influencé sa vision du rôle de Paine. Il devient premier président de la Thomas Paine National Historical Association à New York en 1884.

Conway cherche à mettre en évidence Paine comme un acteur politique. Ce n'est pas tant le personnage qui l'intéresse que le contexte dans lequel il a déployé son action. On trouve peu de références au caractère ou aux habitudes de Paine, mais beaucoup de développements sur les lieux et les milieux dans lesquels il a agi. S'appuyant sur toutes les sources disponibles et sur un grand nombre de documents inédits, il répond aux attaques sur son alcoolisme présumé, mais en historien plutôt qu'en admirateur. Surtout, Conway dissèque Chalmers et Cheetham et fournit des témoignages contredisant les sources défavorables. Pourtant, Conway contribue aussi inconsciemment à la diffusion de certains éléments de la légende grise, en particulier en présentant Paine comme un martyr de la cause déiste et en mettant au second plan les questions politiques. En lutte contre les « cléricaux » de sa propre époque, Conway doit faire de Paine un héros du déisme pourchassé pour ses idées. Le chapitre qui décrit son retour en Amérique est ainsi intitulé « The American Inquisition ». Ce chapitre s'ouvre sur le rappel de la proclamation de la tolérance religieuse en 1648 dans le Maryland à Baltimore, lieu d'arrivée de Paine et sur l'affirmation que les puritains ont fait par la suite passer l'Inquisition du catholicisme au protestantisme. Conway concentre tout l'apport de Paine dans ses dernières années à la diffusion des principes de *The Age of Reason*, livre-testament autant adulé par l'Amérique républicaine que détesté par l'Amérique fédéraliste. En racontant l'anecdote de Paine accueilli par des jets de pierre à Trenton, Conway donne un autre exemple d'une vision de Paine confinant au martyr :

« C'était pour les libertés de ces gens que Paine avait marché sur ces mêmes routes, le fusil en main. À Trenton, les insultes furent jetées sur l'homme qui avait écrit *The Crisis* à la lumière des feux de camp, qui avait

encouragé les vainqueurs des mercenaires hessiens dans ces temps qui mettent les âmes à l'épreuve. Il avait aidé ces mêmes personnes à devenir libres, libres de hurler : Crucifiez-le ! »

À partir du début du ^{xx}^e siècle, Paine devient plus présent dans l'historiographie. En témoignent, les références à son rôle dans la Révolution dans le manuel du secondaire le plus diffusé au début du siècle, celui de David Muzzey. De même, les références au caractère majeur des œuvres de Paine, et en particulier à *Common Sense* et *Rights of Man* se multiplient dans les cercles commémoratifs et les associations d'historiens⁷⁵. Pourtant, la figure de Paine reste surtout revendiquée par la gauche, tant par les radicaux et les démocrates que par les déistes et les libres-penseurs (qui ne coïncident pas toujours), mais la nouveauté relative est que la droite conservatrice n'hésite plus à l'enrôler. On le constate lors des deux guerres mondiales où c'est le Paine de l'enthousiasme patriotique d'*American Crisis* qui est, à chaque fois, ressorti du placard pour légitimer l'union nationale dans les moments de danger. Ce mouvement de récupération par la droite est très ponctuel : ainsi, dans les années du premier Red Scare à partir de 1918, Paine est évincé du panthéon américain enrôlé en 1917 et de même, dès la fin de la seconde guerre mondiale, il subit le sort des auteurs étiquetés comme « progressistes » par le maccarthysme. Dans le grand mouvement de récupération des héros américains par la droite à partir du bicentenaire de 1976, Paine est, encore, l'objet d'une tentative d'appropriation par l'aile dite « libertarienne » du parti républicain. On décontextualise la méfiance républicaine vis-à-vis du pouvoir central et on tente de faire de Paine un précurseur libéral des partisans du « moins d'État ». Le summum fut atteint quand Ronald Reagan cita Thomas Paine dans son discours du 17 juillet 1980⁷⁶ pour appeler à sa contre-révolution conservatrice et quand des députés de son parti proposèrent d'ériger une statue de Paine dans la capitale fédérale. Georges Bush S^r y alla également de sa petite citation lors de la première guerre du Golfe, mais ces tentatives restent assez ponctuelles et Paine reste une icône de la gauche progressiste. Le récent *Founder's Chic*, c'est-à-dire la mode du retour aux pères fondateurs dans le débat politique et les publications grand public américaines de ces dix dernières années, participe plus d'une réhabilitation de l'histoire des grands hommes par les historiens

(75) Harvey KAYE, op. cit., p. 184.

(76) Le président Reagan proclama alors : « Nous avons le pouvoir de recommencer le monde ».

conservateurs comme Joseph Ellis et en particulier de celle des fédéralistes anti-démocrates comme Adams ou Hamilton qu'une réévaluation du potentiel radical et révolutionnaire de la génération de 1776.

Paine a néanmoins gagné, comme l'écrit Kaye, le statut de « presque célébrité » aux États-Unis depuis 1990⁷⁷. En octobre 1992, le Congrès décide ainsi d'autoriser l'érection d'un monument à Paine à Washington (mais celui-ci n'est toujours pas construit). Le Musée de la Presse à Washington reconnaît Paine comme un des fondateurs du journalisme, des émissions de télé éducatives sur Paine ont été diffusées. Les éditeurs de *American Greats* ont même intégré Common sense à la liste des *Americana*, à l'image du diamant du terrain de base-ball, de la bouteille de Coca-Cola ou du hamburger.

Malgré cette « marchandisation » de Paine, il reste une figure emblématique de la gauche et non de la Révolution comprise comme mouvement d'unité nationale. Ainsi, le mouvement syndical américain tente aujourd'hui de se réapproprier l'héritage radical de la Révolution américaine et donc de Paine. On trouve ainsi sur le site internet de la centrale américaine AFL-CIO un appel d'Harvey Kaye à renouer avec l'héritage painite et à revendiquer ce qui est véritablement américain, c'est-à-dire le radicalisme des origines⁷⁸. Le même Harvey Kaye intervient sur le site *TomPaine.com* (mon sens), un blog émanant des milieux dits progressistes.

*

Comme le remarquait l'historien britannique Harry T. Dickinson, la plupart des biographies de Paine sont remarquablement muettes sur les enjeux des luttes entre fédéralistes et républicains dans les années de son retour en Amérique⁷⁹. Or, sans cette contextualisation, la place de Paine dans cette période est largement incompréhensible à l'aide des seules – et maigres – données « biographiques » accumulées depuis Conway. Parler de « légende grise » de Paine ne vise pas à la « réhabilitation » de l'individu Paine (pour autant qu'on puisse le connaître) mais à tenter de montrer comment la « biographisation » (si l'on veut bien permettre ce barbarisme) d'un acteur dont l'image est aussi polarisée ne peut aboutir.

(77) Harvey KAYE, *op. cit.*, p. 9

(78) http://www.aflcio.org/mediacenter/speakout/harvey_kaye.cfm. « Reclaiming Thomas Paine, reviving Democracy and American Labor ».

(79) *History*, 81, 1996, p. 232.

tir qu'à une incompréhension des enjeux idéologiques de la construction d'un récit standard de sa vie et par conséquent de son rôle réel dans les processus historiques. On peut en dire autant d'une grande partie des acteurs de la période révolutionnaire...

Or, la légende grise de Paine en Amérique est inséparable de l'histoire des interprétations de la Révolution américaine. La construction du vieillard isolé, alcoolique et perdu, dans les années 1800, répond à la volonté fédéraliste, puis conservatrice, de « déradicaliser » les événements révolutionnaires de 1765 à 1789. Elle fait suite aux tentatives du gouvernement anglais dans les années 1790 de présenter Paine comme un militant populaire violent, alcoolique et crapuleux (par exemple chez Chalmers) pour déconsidérer l'influence de ses écrits sur le mouvement radical et pour préparer la répression du mouvement lui-même. L'enjeu de la campagne fédéraliste contre Paine est de montrer que l'origine des États-Unis n'est pas dans le mouvement révolutionnaire, populaire et démocratique⁸⁰, mais dans une guerre d'Indépendance, menée par les élites pour édifier un gouvernement fondé sur l'aristocratie naturelle défendue par John Adams.

Si l'on comprend bien à quel objectif idéologique répond cette volonté de « déradicalisation » du côté des conservateurs, le fait qu'une partie de la « gauche » américaine a fait en partie sienne cette interprétation est plus étonnant. En effet, malgré ses multiples tentatives de réhabilitation de la figure et du rôle de Paine (surtout dans la première partie de sa vie), une partie de la gauche américaine s'accommode finalement assez bien de la légende grise qui donne à voir un déiste en butte aux attaques des Églises établies, un radical isolé dans une Amérique quasi-thermidorienne, oublieuse de ses racines populaires. Elle valide l'image d'une révolution américaine « égoïste », faite par les grands propriétaires, oublieuse des droits des pauvres, des femmes et des noirs, d'une sorte de révolution « bourgeoise » chimiquement pure dans laquelle la proclamation des droits de l'homme ne serait qu'un paravent idéologique, image véhiculée par une partie de l'historiographie américaine « progressiste », notamment dans les années 1960 et 1970. La pensée complexe de Paine (ou d'un Jefferson par exemple) cadre mal avec une telle approche. Une partie des travaux sur la Révolution américaine de ces vingt dernières années a heureusement réévalué le caractère radical du républicanisme

(80) Décrit notamment par les travaux d'historiens comme Edward Countryman, Gary Nash ou Marcus Rediker.

des origines et le potentiel révolutionnaire de la déclaration du droit dans la Révolution américaine. Le Paine revival participe de ce mouvement de réappropriation et de réflexion autour du républicanisme démocratique dont Paine est une figure fondamentale, non parce qu'il en serait un « héros » anticipateur et incompris, mais parce qu'une pensée en perpétuelle évolution et son action pratique ont peut-être toujours des choses à nous apprendre sur la république, la démocratie, ses contradictions et ses apories⁸¹...

Marc BELISSA

Université Paris-Ouest Nanterre La Défense
200 av. de la République
92000 Nanterre

mbelissa@club-internet.fr

Biographies

ALDRIDGE A. O., *Man of Reason, the Life of Thomas Paine*, London, Cresset press, 1960.

AYER A. J., *Thomas Paine*, London, Secker and Warburg, 1988.

BEST M. A., *Thomas Paine, Prophet and Martyr of Democracy*, New York, Harcourt Brace & C°, 1929.

CONWAY M. D., *The Life of Thomas Paine*, London, rééd. Routledge/Thoemmes Press, 1996.

FRUCHTMAN J., *Thomas Paine, Apostle of Freedom*, New York, Four Walls Eight Windows, 1994.

HAWKE D. F., *Paine*, New York, Harper and Row, 1974.

KEANE J., *Tom Paine, a Political Life*, Londres, Bloomsbury, 1995.

NELSON C., *Thomas Paine, Enlightenment, Revolution, and the Birth of Modern Nations*, New York, Penguin Books, 2007.

PHILP M., *Paine*, Oxford, Oxford University Press, 1989.

VINCENT B., *Thomas Paine ou la religion de la liberté*, Paris, Aubier, 1987.

WILSON J. D., *Thomas Paine*, New York, Twayne, 1978.

(81) Nathalie CARON, « Résurgence... », op. cit., p. 69.

Études et articles

- CARON N., *Thomas Paine contre l'imposture des prêtres*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- CARON N., « Résurgence et pertinence de Thomas Paine » dans *Sources*, automne 2008, p. 57-82.
- CLAEYS G., *Thomas Paine, Social and Political Thought*, Londres, Réimpr. en 2003 par Routledge, Unwin Hyman, 1989.
- CHRISTIAN W., « The Moral Economics of Tom Paine », *Journal of the History of Ideas*, vol. 34, n° 3, juillet-septembre 1973, p. 367-380.
- CLARK H. H., « Toward a Reinterpretation of Thomas Paine », *American Literature*, vol. 5, n° 2, mai 1993, p. 133-145.
- DORFMAN J., « The Economic Philosophy of Thomas Paine », *Political Science Quarterly*, vol. 53, n° 3, septembre 1938, p. 372-386.
- DUREY M., « Thomas Paine's Apostles: Radical Émigrés and the Triumph of Jeffersonian Republicanism », *William and Mary Quarterly*, 3rd series, XLIV, 1987, n° 4.
- KILEY M. M., *The Republic of Reason, the Political Ideas of Thomas Paine*, Ann Harbor, UMI, 1998.
- KAYE H. J., *Thomas Paine and the Promise of America*, New York, Hill & Wang, 2005.
- KNUDSON J. W., « The Rage over Tom Paine. Newspaper Reaction to his Homecoming in 1802 », *New York Historical Society Quarterly*, vol. 53, 1969, p. 34-63.
- LARKIN E., *Thomas Paine and the Literature of Revolution*, New York, Cambridge U. P., 2005.
- LE MOAL P., *La doctrine de Thomas Paine, genèse, évolution et expression d'une pensée*, [s.n.], thèse de doctorat, 1971.
- LOUNISSI C., *La notion de philosophie politique dans l'œuvre de Thomas Paine et son rapport à la pensée européenne et américaine dans la seconde moitié du XVIII^e siècle*, [s. n.], thèse de doctorat, 2006.
- FONER E., *Tom Paine and Revolutionary America*, New York, Oxford University press, 2005, nouvelle édition.
- THOMSON A., « Thomas Paine et l'idée européenne » dans *Le cheminement de l'Idée européenne dans les idéologies de guerre et de paix. Colloque de Besançon. Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté*, 441, 1991, p. 139-148.
- THOMSON A., « Thomas Paine : identité nationale et république universelle » dans *Identités individuelles et identités collectives*, Caen, Presses universitaires de Caen, 1998, p. 237-248.

VICKERS V., *My Pen and My Soul Have Ever Gone Together : Thomas Paine and the American Revolution*, New York, Routledge, 2006.

VINCENT B., *Thomas Paine ou la république sans frontières*, Nancy, Presses Univ. de Nancy 1993.

VINCENT B., *The Transatlantic republican, Thomas Paine and the Age of Revolutions*, New York, Rodopi, 2005.